

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Snowthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

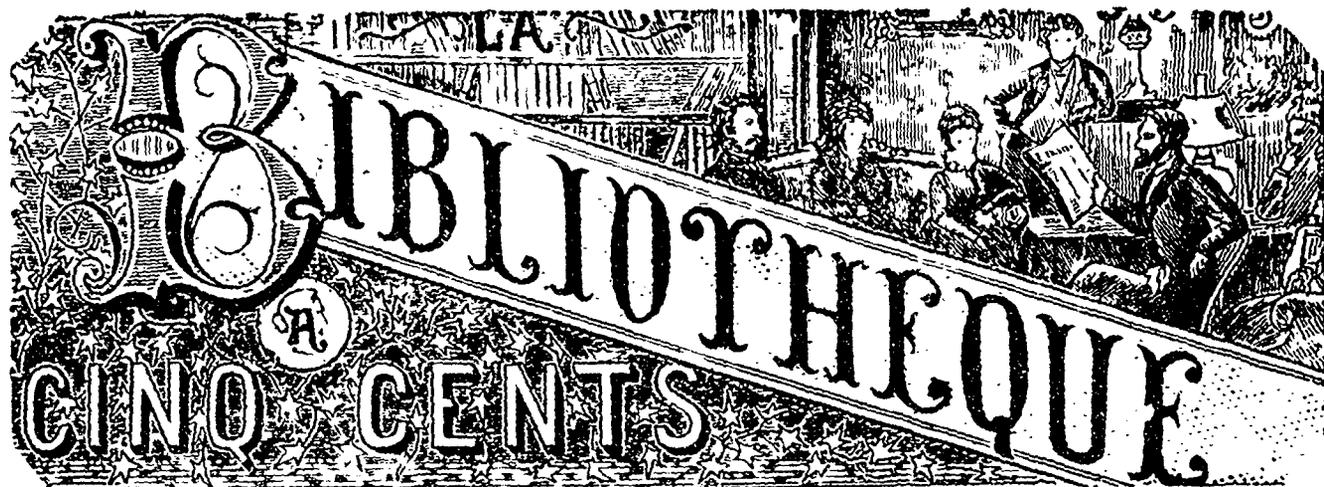
Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

BIBLIOTHÈQUE

CINQ CENTS



Publiée et imprimée par Patricot, Bessotte & Cie. 516 Rue Craig

Vol. XV

{ PAR AN }
\$2.50

MONTREAL. 4 MAI 1893.

{ UN NUMERO }
5 CENTS

No. 4

L'ENLEVEMENT DE L'ENFANT

QUATRIÈME SÉRIE DE "LA DAME EN NOIR"



...Et se dirigea, en courant, vers le porte du jardin. (Page 86.)

La Bibliothèque a Cinq Cents

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Revue Littéraire

Contient les plus beaux romans du jour, avec illustrations.

Abonnement, Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

VENTE AU NUMÉRO, 5 CENTS

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les jeudis. Pour abonnements et annonces s'adresser à

POIRIER, BESSETTE & Cie,

EDITEURS PROPRIÉTAIRES

516 Rue Craig, Montréal.

MONTREAL. 4 MAI 1893.

L'ENLEVEMENT DE L'ENFANT

QUATRIÈME SÉRIE DE "LA DAME EN NOIR"

I

UNE DÉCOUVERTE

Le lendemain, à huit heures du matin, Gallot était à Vaucresson. Il marchait lentement dans la grande rue, cherchant du regard une personne, homme ou femme, à figure bonasse, qu'il pourrait interroger sans éveiller aucun soupçon.

Il n'était pas venu à Vaucresson pour voir sa nièce ; il tenait, au contraire, à rester inconnu dans la localité et à ne pas se faire remarquer. Il avait son plan et avant de le mettre à exécution, il voulait savoir bien des choses.

Il savait très bien, d'ailleurs, que s'il avait l'audace de se présenter chez la veuve, elle le ferait chasser comme un mal-propre. Il n'en était pas encore là.

Aussi il s'était dit :

— Vouloir aller trop vite ne vaut rien ; tâtons le terrain et soyons prudent.

Il avisa un gamin qui, le nez en l'air, sans se presser, se rendait à l'école, portant en bandoulière son sac d'écolier. Il l'arrêta au passage.

— Mon petit ami, lui dit-il, connais-tu une dame qui s'appelle Mme Clavière ?

Le gamin le regarda, se mit à rire, moqueur, mais répondit :

— Mme Clavière ? oui, m'sieur, je la connais, et la preuve c'est que je suis enfant de chœur, que je la vois à la messe et que c'est moi, dimanche dernier, qui lui ai porté le chapeau.

— Je sais, elle est très pieuse.

— Oui, m'sieur.

— Si tu veux m'indiquer la maison où elle demeure, je te donnerai deux sous.

— Je veux bien, m'sieur.

Et le gamin tendit sa main.

Gallot donna les deux sous.

— C'est par là, reprit le moutard ; j'arriverai en retard à l'école, mais ça ne fait rien ; le maître n'ose pas me gronder, ni me mettre en retenue parce que je suis enfant de chœur et qu'il a peur de M. le curé. Par ici, m'sieur.

Il enfila une rue montante. Gallot le suivit.

Après quelques minutes de marche, le gamin s'arrêta.

— M'sieur, dit-il, voyez-vous là-bas une grande maison

— Oui, c'est là ?

— Non, cette maison est celle de Mme Joubert, l'autre après c'est chez Mme Clavière.

Sur ces mots, le gamin tourna les talons et s'en alla en courant.

Gallot enfonça sur son front son chapeau à larges bords, de façon à cacher le haut du visage, et se donnant l'air et l'allure d'un promeneur sentimental, il s'avança vers les maisons indiquées.

Sans s'arrêter, en passant, il jeta un rapide coup d'œil sur l'habitation de Mme Clavière qui bien éclairée par les rayons du soleil, se détachait, illuminée, de son cadre de verdure.

— Petite maison, se dit-il, ma. riante et gaie et d'aspect agréable ; c'est comme un petit hôtel des Champs Élysées. Comme ça doit être cosu là-dedans. Ah ! la matinée, en a-t-elle de la chance.

Du côté opposé à la propriété de Mme Joubert, attenant au jardin de Mme Clavière, il y avait un vaste terrain en culture : des champs de framboisiers, de groseillers, d'asperges ; de choux, de petits pois, etc..., et un peu partout, émergeant au dessus des plantations et des semis, des pommiers, des pruniers, des cerisiers, des pêcheurs de plein vent, jetés çà et là, sans symétrie.

Ce terrain séparait la propriété de Mme Clavière d'une autre de moins d'importance, également entourée de murs et qui, à ce moment, n'était pas habitée.

Le terrain était à vendre, ainsi que l'indiquait un écriteau cloué à un poteau. Il n'était fermé que par une palissade en fort mauvais état et que le propriétaire, dans l'espoir de vendre, ne jugeait pas à propos de réparer.

L'œil de Gallot inspecta le terrain ; il était désert.

— Personne, murmura-t-il, ça va bien, je vais pouvoir examiner.

Il pénétra dans le terrain à un endroit où la palissade était renversée et alla vers le mur du jardin qu'il voulait suivre dans toute sa longueur, ce qu'il pouvait faire sans risquer beaucoup d'être vu, était caché par les framboisiers.

Il ne marchait pas vite, prenant le temps de chercher la place où l'on pourrait s'introduire plus facilement dans la propriété par escalade.

— Ah ! mais, se disait-il, il est long, ce mur ; le jardin est grand, plus grand que je ne l'aurais cru, est-ce que ces arbres magnifiques en sont aussi ? Mais oui, vraiment, il sont dans l'enclos. A la bonne heure, elle a de l'ombre, sous ces arbres, le soleil ne peut pas lui rouissir le teint.

Il s'arrêta brusquement.

De l'autre côté du mur un enfant faisait entendre des petits cris joyeux et un rire argentin.

— Tiens, fit Gallot, il y a un mioche dans le jardin.

Soudain, il tressauta.

Une voix de femme, qu'il reconnut aussitôt à son timbre mélodieux disait :

— André, mon chéri, ne va pas de ce côté, tu sais bien que je te défends toujours de courir autour du bassin.

Il se fit un moment de silence, puis on enten dit le chéri répondant à sa mère avec ce zéaiement si adorable dans la bouche des enfants :

— Maman, veux voir poissons rouges, mène-moi ; jolis, poissons rouges, pas méchants, mangent pas petit André.

— Eh bien, oui, mon chéri, viens, nous leur donnerons cette brioche que tu laisses là, sur le gazon.

Gallot, rouge comme une écrevisse, s'était collé contre le mur pour mieux entendre.

Il y eut encore quelque cris joyeux de l'enfant, puis le jardin retomba dans le silence.

— Qu'est ce que ça signifie ? se demanda Gallot en se frappant le front. Je veux bien que les griffes du diable m'écorchent si j'y comprends quelque chose.

Voyons, voyons, ai-je bien entendu ? Mais oui, mille tonnerres, j'ai bien entendu ! Si je n'ai plus qu'un œil, j'ai toujours mes deux oreilles, et, elles sont bonnes.

Elle a dit : " André, mon chéri ! " André, André ! le nom de Jobard qui s'est fait tuer, et lui, le gosse, l'a appelée " maman. " Sa mère !... Est-elle réellement sa mère ?... Au fait, pourquoi non ? On a vu des choses plus drôles.

Alors le mouffeton... eh oui, tonnerre d'enclume, le petit d'André Clavière. Voilà, j'y suis, je comprends.

Ah ! la gaillarde, a-t-elle assez bien su manigancer sa petite affaire...

Comme elle vous a su empaumer ce pauvre godiche de Lon geréau... Hé, hé ! c'est une forte tête, ma lièce. Nom de nom ! mais c'est à pouffer de rire, c'est tordant.

Quelle aventure ! Ponson du Terrail en ferait un roman, c'est encore plus fort que son Rocanbole. En attendant voilà, pour moi, une fameuse découverte à laquelle, serrure du diable ! je ne m'attendais guère.

Un mioche ! En voilà un petiot qui va joliment me servir. J'avais une idée, un plan...

Peuh ! je le flanque à l'eau, mon plan ; c'était bête, ça ne valait rien, je trouverai mieux.

Il resta un instant pensif.

—Oui, c'est facile de trouver mieux, murmura-t-il, c'est déjà fait, je n'ai plus qu'à préparer mes combinaisons à dresser mes batteries pour ne pas manquer mon coup.

On aurait pu deviner, à son rictus de da... le rapide et laborieux travail qui se faisait dans son cerveau.

Quand il n'était pas abruti par l'ivresse, l'ancien serrurier avait l'imagination très vive, la conception ou l'invention facile. Il était de ces hommes qui sont nés avec le génie du mal.

Se redressant de toute sa hauteur, il regarda le ciel comme pour lui jeter un défi.

—Cette fois, Marie Sorel, je te tiens, je te tiens bien ! prononça-t-il d'une voix rauque.

Et il eut dans le regard un éclair sinistre.

Il poursuivit son chemin et, arrivé à l'extrémité du mur, il se trouva sur le chemin rural qu'il longe la propriété de Mme Clavière et celle de Mme Joubert.

Il fit quelques pas sur le chemin et se trouva devant la petite porte du fond du jardin de Mme Clavière, dont nous avons parlé.

—Ah ! se dit-il, je me doutais qu'il devait y avoir ici une porte. Bonne affaire.

L'oreille collée contre le mur, il écouta. Rassuré par le silence du jardin, il se mit à genoux pour examiner la serrure. Il en aurait pris immédiatement l'empreinte, s'il avait eu de la cire sur lui.

Il était tout entier et très attentif à son examen, se disant que, sans doute, il devait exister un fort verrou à l'intérieur, lorsque le bruit d'une autre porte qui venait d'être ouverte et qu'on refermait, frappa son oreille.

Il n'eut que le temps de s'asseoir, d'appuyer sa tête contre un pilastre et de prendre la position d'un voyageur fatigué qui fait un somme.

C'était Edmond Joubert qui venait de sortir de la propriété de sa mère par la porte du parc.

A la vue de cet homme, de cet inconnu d'aspect peu rassurant, qui paraissait s'être endormi à la porte de sa voisine, le jeune agent de change fronça les sourcils. Il s'arrêta devant Gallot et l'examina avec défiance.

—Eh ! l'homme ? fit-il.

Le borgne, qui avait son chapeau sur la figure, faisait semblant de ronfler.

Le jeune homme lui saisit le bras et le secoua assez violemment. Le chapeau glissa à terre.

Gallot fit entendre un grognement de loge. Et arrêtant son œil furieux sur M. Joubert :

—Eh bien, quoi ? fit-il.

—Qu'est-ce que vous faites là ?

—Vous le voyez bien, je me repose.

—Ce n'est pas une place pour dormir. Allez, levez-vous et allez vous en.

Gallot ne se le fit pas dire deux fois. Il se dressa debout, ramassa son chapeau et le remit sur sa tête.

—On est dur aux pauvres gens dans ce pays, dit-il, on ne leur permet seulement pas de se reposer un instant à l'ombre, ils ont les jambes lasses.

Et ayant l'air tout engourdi encore, il s'éloigna.

Dans toute autre circonstance l'ancien serrurier ne se serait certainement pas montré d'humeur aussi facile, mais la prudence l'avait muselé.

Il savait bien qu'il n'avait rien à gagner, mais tout à perdre, au contraire, à faire le récalcitrant. Se quereller avec quelqu'un n'était pas de saison.

Du bruit, du tapage au fond de son jardin aurait pu attirer Mme Clavière. Reconnaisant Gallot, elle était tout de suite mise en défiance. Et ce coup projeté, déjà en bonne voie, duquel il attendait tant, devenait très difficile, peut être même impossible à mettre à exécution.

Pendant quelques instants, Edmond Joubert suivit Gallot des yeux, et quand il l'eut vu disparaître au loin derrière les arbres, il lui sembla qu'il respirait plus à l'aise.

—Cet homme a une vilaine tête et une figure qui ne me revient pas, se disait-il en se dirigeant vers le clos Toutain ; c'est un vagabond, un de ces rôdeurs comme il y en a tant dans les environs de Paris, toujours prêts à faire quelque mauvais coup. Nous n'avons pas assez de gendarmes.

Quant à toi, mon gaillard, ajouta-t-il en se tournant du côté où Gallot avait disparu, si je te revois encore par ici, tu peux être sûr que je te ferai arrêter, et tu sauras comment, à Versailles, en police correctionnelle, les jurés traitent les malfaiteurs.

II

LA FILLE AUX ASPERGES

Gallot avait pris un étroit sentier et s'était bientôt trouvé loin des habitations, au milieu des champs couverts de plantes maraichères.

Il s'éloignait à regret, car il n'avait pas recueilli les renseignements qui lui étaient nécessaires, croyait-il.

Il se demandait ce qu'il devait faire.

Allait-il rejoindre la grande route et poursuivre son chemin vers Saint-Cloud ou retourner à Vaucresson ?

Comme il s'était arrêté, hésitant, et jetait autour de lui un regard investigateur, il aperçut, à une vingtaine de pas, une jeune femme assise au bout d'un champ d'asperges, sur un talus, à l'ombre d'un pommier.

Il s'approcha d'elle.

Elle venait de couper des asperges, dans le champ, il y en avait plein un panier placé près d'elle, son travail l'avait mise en nage.

Gallot aussi avait chaud, car plusieurs fois il s'était essuyé la figure inondée de sueur.

—Quelle chaleur, madame, dit-il, quelle chaleur étouffante ?

—Oui, vraiment, monsieur, répondit-elle en laissant voir de longues dents jaunes, on se croirait aux jours de la canicule ; il est vrai que nous approchons du mois de juin.

—Les chaleurs prennent de bonne heure cette année, ce doit être un bon temps pour les récoltes.

—Très bon temps, mais une petite pluie douce, qui tomberait pendant une demi-journée, serait meilleure encore pour nos champs.

—Elle viendra, la pluie. En attendant, on n'est pas à son aise en voyageant avec ce soleil sur la tête et les épaules : je suis exténué.

—Vous venez de loin ?

—De Vaucresson seulement, mais j'ai beaucoup marché, puisque je suis venu de Saint-Cloud à pied.

—Si vous n'êtes pas trop pressé, reposez-vous un peu et asseyez-vous là, sur cette touffe d'herbe, si le cœur vous en dit.

Gallot s'empressa de se rendre à l'invitation.

—Ce n'est pas le bon fauteuil des riches, reprit la femme avec un petit rire aigu, mais on y est bien assis tout de même et on ne craint pas de le casser.

—C'est vrai, fit Gallot, riant aussi ; on est bien, ma foi, sur cette touffe d'herbe, les jambes pendantes le long du talus, ça repose ; et puis ça va me donner l'agrément de causer un instant avec vous.

—Une distraction que l'on n'a pas souvent dans les champs.

Bien qu'elle n'eût guère que vingt-cinq ou vingt-six ans, elle n'avait déjà plus ce qu'on appelle la beauté du diable, la paysanne. Sa figure hâlée, criblée de taches de rousseur, était outrageusement fanée et ridée. Elle était coiffée d'un madras à carreaux rouges, comme la plupart des paysannes des environs de Paris, coiffure primitive, s'il en fut, laquelle emprisonnait complètement sa tignasse rousse. Non, elle n'était pas jolie, elle était même laide avec son front étroit, ses petits yeux de chauve-souris, son gros nez et ses lèvres épaisses.

Vieille fille, déjà, elle avait dû beaucoup souffrir de sa laideur, qui avait constamment repoussé les amoureux, et elle ne devait guère aimer les autres filles mieux favorisées des dons de la nature.

Tout en la regardant, Gallot se disait :

—Vais-je pouvoir la faire causer ?

Ce fut elle qui reprit la parole.

—Ainsi, monsieur, dit-elle, vous êtes venu ce matin de Saint-Cloud à Vaucresson ?

—Oui, une bonne trotte.

—Est-ce que vous êtes de Saint-Cloud ?

—Non, je suis de Paris. Je suis venu jusqu'à Saint-Cloud en chemin de fer.

—Ah ! vous êtes venu de Paris fit-elle, c'est beau Paris !

Elle ajouta avec un soupir qui exprimait un regret, peut-être une douleur :

—Je ne connais pas Paris moi, je n'y suis jamais allée.

—Si vous êtes de Vaucresson, vous n'en êtes pas si éloignée que vous ne puissiez y aller à certains jours de fête.

—Je suis de Vaucresson, j'y suis née ; mais on ne va pas à Paris sans argent, et puis, il faut au moins un brin de toilette.

—Êtes-vous mariée ?

Elle eut comme un tressaillement et ses grosses lèvres se crispèrent.

—Non, répondit-elle avec un accent singulier, je ne suis pas mariée.

—Ce champ d'asperges est à vous ?

—Il est à mes maîtres ; moi, je n'ai rien, je ne possède rien, je ne suis qu'une servante.

—Vous avez des gages, vous êtes payée.

—Ah ! oui, fit-elle avec aigreur, on les paie si bien à la campagne, les servantes, pas même assez pour qu'elles puissent s'habiller, avoir du linge.

—Je verrai à vous trouver une place à Paris.

—Vous êtes bien sûr, monsieur, ce serait mon rêve ; mais ce n'est pas la peine de vous occuper de moi ; je ne connais que le travail des champs, je ne saurais rien faire à Paris. Est-ce que vous venez souvent à Vaucresson ?

—Très rarement, au contraire.

—Qu'est-ce qui vous y a amené aujourd'hui ?

—Quelque chose que j'avais à remettre à une dame de la part d'un d'un de ses amis.

—Ah ! Et quelle est cette dame ?

—Bon, se dit Gallot, elle est curieuse, elle doit être bavarde.

Il répondit :

—Cette dame se nomme Mme Clavière ; vous devez la connaître.

—Certainement, tout le monde la connaît à Vaucresson.

—Une bien charmante jeune femme, généreuse, pas fière du tout et belle à ravir.

—Belle, c'est vrai, et encore cela dépend des goûts.

—Je suis de votre avis, cela dépend des goûts.

—Moi, je n'aimerais pas sa figure ; d'abord, j'ai horreur des blondes c'est fadasse.

Gallot se mit à rire, en se disant :

—Pardieu, elle aime mieux les rousses.

—A part ça, reprit la servante, on ne peut pas dire qu'elle

est mal, Mme Clavière. Elle n'est pas fière, comme vous venez de le dire, cependant elle ne parle pas à tout le monde. Elle ne va chez personne et personne ne va chez elle ; elle vit seule, renfermée, avec son petit garçon et ses deux servantes. On ne la voit jamais rire, ça se comprend, car elle a eu de grands malheurs : Avoir perdu son mari si jeune ! Tout de même, elle a une drôle d'existence. Il y en a qui disent qu'il y a dans sa vie quelque chose qu'elle cache.

—Ah ! on dit cela ?

—Dame, elle est si mystérieuse ! Mais comme elle fait assez de bien dans le pays, elle n'est pas mal regardée et même on l'estime.

—Ainsi elle fait du bien dans le pays ?

—Elle donne pas mal aux pauvres gens.

—Elle est riche ?

—On ne sait pas au juste quelle est sa fortune ; on pense qu'elle a dix ou douze mille francs de rente.

—Moi, je sais qu'elle a mieux que ça, se dit Gallot ; pas de grosses économies pour le mioche. Tout ça est bon à savoir.

Il reprit à haute voix :

—Y a-t-il longtemps qu'elle demeure à Vaucresson ?

—Depuis bientôt deux ans.

—Depuis deux ans seulement ! Où était-elle donc avant ?

—Personne ne le sait.

—C'est drôle.

—On ne sait rien de son passé, monsieur, et voilà ce qui fait dire qu'il y a un mystère là dessous.

—Cela n'empêche pas qu'elle soit estimée considérée.

—Dame, elle est riche ! Laissez faire, si c'était une malheureuse, ça ne serait pas la même chose.

—Je suis de votre avis : c'est toujours aux pauvres la besace. Elle est pieuse, elle va à l'église, elle doit être bien avec le curé.

—Avec lui comme avec tout le monde ; je vous le répète, elle est très estimée, très considérée à Vaucresson.

—Et-elle en location ou la propriété lui appartient-elle ?

—La propriété lui appartient ; je sais qu'elle l'a achetée et payée argent comptant.

—Autant que j'ai pu voir, c'est très beau chez elle.

—Comme elle ne reçoit personne, on ne sait pas ce qu'il y a dans la maison ; cependant, au dire du jardinier, il paraît que c'est magnifique. Elle n'est guère coquette, pourtant ; toujours elle est habillée simplement, une robe de cachemire noir l'été, une robe de popeline de laine noire l'hiver ; quant à ses chapeaux, il y a des filles de cultivateurs à Vaucresson qui en ont de plus jolis ; elle ne dépense pas beaucoup pour sa toilette.

Par exemple, pour son petit garçon, elle n'y regarde pas ; il est toujours comme un petit prince ; il n'y a pas d'étoffes assez belles et assez riches pour lui.

—Cela prouve qu'elle aime beaucoup son enfant.

—C'est à-dire qu'elle en est folle.

—Quel âge a-t-il, ce petit ?

C'est tout au plus s'il avait deux ans et demi quand Mme Clavière est venue à Vaucresson.

—Ne m'avez-vous pas dit que Mme Clavière avait un jardinier ?

—Il faut bien qu'elle en ait un pour soigner le jardin qui est assez grand.

—Alors il y a dans la propriété un logement pour le jardinier ?

—Non, le jardinier n'est pas à demeure ; il travaille à la journée ou plutôt à l'heure, comme c'est l'usage dans nos pays, et il ne va chez Mme Clavière que trois fois la semaine, puis la matinée du dimanche.

—Est-ce que Mme Clavière sort souvent ?

—Non, elle sort peu, seulement une fois par semaine, presque toujours le samedi, dans l'après-midi, entre une heure et deux heures. Une voiture vient la chercher et la ramène.

—Ah ! Et elle est longtemps absente ?

—Elle ne rentre jamais que vers cinq ou six heures.

—Où donc va-t-elle ?

—Voilà ce qu'on se demande à Vaucresson.

—Alors on ne sait pas.

—On ne sait rien, toujours le mystère. On a essayé de questionner le cocher de la voiture ; mais il a répondu de façon à ne pas donner envie aux curieux de recommencer. Quand je vous dis, monsieur, que tout est mystérieux autour de Mme Clavière. Tenez, c'est comme sa cuisinière, une femme déjà d'un certain âge, impossible de lui arracher une parole de la bouche, à moins que ce ne soient des réponses comme celles-ci : "—Qu'est-ce que ça peut vous faire ? De quoi vous mêlez-vous ? Cela ne vous regarde pas ! Occupez vous donc de vos affaires et non de celles des autres, etc. . . ." Quand elle n'est pas contente, elle vous a un air rébarbatif, roule de gros yeux et lance des regards qui font peur. Par exemple, en voilà une qui est dévouée à sa maîtresse, il ne faudrait pas en dire du mal devant elle, elle serait capable de vous arracher les yeux. Eh bien, le cocher dont je viens de vous parler est tout pareil.

—Enfin, c'est le samedi que Mme Clavière va en visite ?

—Oui, c'est le samedi, presque jamais un autre jour.

—Elle emmène son petit ?

—Jamais ce jour-là ; il reste avec Louise la jeune servante chargée de veiller sur lui et ne le quitte pas d'un instant.

—De quoi peut-on avoir peur ? fit Gallot, dont l'œil s'éclaira d'une lueur fauve.

—Dame, un accident est si vite arrivé ! On sait bien comment sont les enfants.

—C'est vrai. Ainsi le petit ne sort jamais ?

—Oh ! que si : on le mène promener dans les bois ; il a une petite voiture dans laquelle on le met quand il est fatigué de marcher ou de courir, et que la servante pousse devant elle. Je l'ai vu plusieurs fois, le bébé, il est joli comme un amour.

—Et c'est Louise, la servante, qui mène promener le petit dans les bois ?

—C'est à-dire que la servante accompagne toujours Mme Clavière quand elle mène promener son enfant ; il ne sort jamais sans sa mère. Le laisser sortir sans elle, oh ! la, la, elle aurait trop peur.

—De quoi ?

—Est-ce qu'on sait ?

—Pourtant, elle ne peut pas être constamment avec lui.

—Bien sûr ; mais quand il est dans le jardin avec Louise, elle est tranquille. Quand elle s'en va, le samedi, il est expressément défendu à la servante de sortir du jardin, ni avec l'enfant, ni même seule. Du reste il est assez grand, le jardin, pour que le petit puisse s'y amuser et y courir tout à son aise.

—C'est vrai.

—Mais, en bavardant, je ne m'aperçois pas que le temps passe et j'oublie que la maîtresse m'attend. Quelle heure peut-il être ?

—Pas loin de dix heures.

—Déjà si tard ! Je vais être grondée ; ces asperges sont commandées pour midi et il faut les mettre en botte et les porter. Tenez, il y en a une botte pour Mme Clavière.

Le borgne fronça les sourcils et se gratta l'oreille.

La fille rousse s'était levée et avait pris son panier.

—A propos, dit Gallot, en se levant à son tour, ne dites à personne que nous avons causé ensemble de Mme Clavière ; si elle apprenait que vous m'avez raconté ceci et cela, elle pourrait être fort mécontente.

—En effet, car elle n'aime pas qu'on s'occupe d'elle. Mais je n'ai rien à dire aux gens ; d'ailleurs ça ne peut intéresser personne.

—Oh ! mon Dieu, non, personne.

—Au revoir, monsieur.

—Au revoir, mademoiselle.

La rousse s'en alla de son côté et Gallot du sien.

La fille l'avait rassuré ; elle ne dirait rien.

Et il se disait que le hasard l'avait admirablement servi. Beaucoup plus facilement qu'il ne l'avait espéré, il avait appris à peu près ce qu'il tenait à savoir.

Maintenant son plan était définitivement arrêté dans sa tête. Il n'avait plus qu'à en préparer l'exécution, en prenant ses mesures pour qu'il réussit.

Gallot appelait cela dresser ses batteries.

Dans la bande où le misérable s'était enrôlé, il n'avait jamais été qu'un compare, il faisait nombre, voilà tout. C'était un méconnu, on ne savait pas, on ne se doutait même pas de ce qu'il valait. Eh bien, on le verrait à l'œuvre, l'homme aux combinaisons ténébreuses.

Au bout de quelques jours il revint à Vaucresson. Il était sorti de Paris la veille, à pied, avait passé une partie de la nuit dans les bois et, à la première lueur de l'aube, il pénétrait dans la propriété de Mme Clavière, en escaladant le mur, ce qui n'avait pas présenté de grandes difficultés, grâce à un vieux néflier, au tronc tordu, dont les branches noueuses s'étendaient en dehors de l'enclos.

A la villa tout le monde dormait encore, ainsi qu'en témoignaient les personnes hermétiquement fermées.

Du reste, Gallot ne tenait pas à s'aventurer sur la pelouse, ni à s'approcher de l'habitation, c'était seulement le haut du jardin, la partie boisée qu'il voulait explorer.

Tout d'abord il s'occupa de la porte ouvrant sur le chemin rural ou de vidange.

Il reconnut que, ainsi qu'il l'avait pensé, elle était fermée à deux tours de clefs.

Evidemment, excepté quand la jeune mère sortait par cette porte pour faire une promenade dans les environs, elle était constamment fermée ainsi.

Mais faire sortir le pêne de la gâche n'était pas pour Gallot une grosse affaire ; il savait se servir d'une fausse clef ; en cet exercice il était depuis longtemps passé maître.

Mais comme il l'avait également pensé, la porte, en plus de sa serrure, avait un solide verrou. Ça, ce n'était plus la même chose, car si du dehors on pouvait avoir raison de la serrure, le verrou restait inattaquable, à moins de faire dans le mur une forte entaille, ce qui présentait des difficultés au point de vue de la sécurité.

—C'est bon, se dit-il, je n'ouvrirai pas du dehors, voilà tout et le verrou m'embarrassera moins que la serrure.

Il se mit ensuite à fureter à travers le petit bois, en se rapprochant de l'endroit où il avait opéré ses escalades.

Bien que le jour augmentât peu à peu, cette partie du jardin où se trouvait Gallot était encore dans l'obscurité.

Tout à coup, il se sentait enlacé, garroté par des espèces de liens ornés de pointes aiguës qui déchiraient sa chair comme les dents d'une scie. C'étaient de hautes ronces, très serrées, après lesquelles s'entortillaient les innombrables rameaux d'une énorme c'ématite ; cela ressemble un peu à ces lianes impénétrables des forêts vierges de l'Amérique.

Gallot se dépêtra avec beaucoup de peine, mais non sans s'être mis les mains en sang. Toutefois, c'était une précieuse découverte qu'il venait de faire. Tout en la cherchant, il avait découvert une cachette qu'il n'espérait pas trouver. Sous ce buisson épais, touffu, qui se défendait lui-même avec ses ronces avancées, garnies de crocs redoutables, on pouvait se tenir caché, en plein jour, pendant des heures, et sans risquer d'être découvert, car nul ne devait jamais s'approcher de cet endroit repaire de crapauds, d'orviets, peut-être de couleuvres.

Gallot tourna autour de cette espèce de redoute fortifiée et s'aperçut que, du côté du mur, où les ronces poussaient avec moins de vigueur et même mouraient, on pouvait se glisser aisément, sans trop craindre les écorchures, sous le dôme de la clematis.

—Bonne affaire, murmura-t-il. Allons, tout va bien.

Le jour était venu, et comme le borgne n'était pas homme à se laisser surprendre, il se hâta de sortir de la propriété de la même manière qu'il y était entré.

Il n'y avait personne encore dans les champs ; mais du village montaient une rumeur annonçant le réveil des habitants. Des chiens aboyaient et déjà on entendait le roulement de quelques voitures.

Gallot se jeta à travers champs et, marchant très vite, il eut bientôt gagné les bois. Il n'avait été vu par personne.

Dès le jour de sa première apparition à Vaucresson, après qu'il eut entendu dans le jardin la voix de l'enfant et acquis la certitude que cet enfant était bien le fils de Mme Clavière il avait décidé qu'il enlèverait le petit André. Oui, le misérable voulait s'emparer de l'enfant, le voler à sa mère !

Ne fallait-il pas qu'il exploitât sa mine d'or ? L'innocent petit être, le cher adoré ferait le jeu de son *chantage*.

—Non, vraiment, s'était-il dit, je ne peux pas trouver un meilleur moyen de la faire *casquer*.

L'enlèvement de l'enfant aurait-il lieu la nuit ou dans la journée ?

Trois femmes seules dans une maison presque isolée ne sont pas bien à craindre ; mais la nuit, même quand on n'a pas à redouter la visite des voleurs, on a l'habitude de fermer ses fenêtres, ses portes, de les barricader, ce qui n'est pas, d'ailleurs, une précaution inutile. Or, si habile qu'on puisse être à ouvrir une porte ou à pénétrer dans une habitation par une fenêtre, quand il est impossible d'y entrer par la porte, on est toujours forcé de faire du bruit, si peu que ce soit ; les femmes s'effraient, à juste titre, crient, appellent au secours et peuvent être entendues ; ensuite, si elles n'ont pas la force de l'homme, elles ne sont pas toujours sans courage et, dans certains cas, elles savent se défendre.

Du reste pour avoir raison de trois femmes qui ne tombent pas en syncope en face du danger, il faut deux hommes, au moins, car l'ancien serrurier savait par expérience que sa nièce, répondait à une attaque, valait un homme.

Gallot avait fait ces réflexions et s'était dit :

—La chose ne peut pas se faire la nuit.

D'ailleurs, pour cette grosse affaire, le borgne ne voulait s'associer ni deux, ni même un seul de ses camarades. Elle était à lui, bien à lui, cette affaire, il la gardait pour lui seul. Il avait la Chiffonne pour l'aider, c'était assez.

Il avait donc décidé qu'il enlèverait l'enfant en plein jour, un samedi, pendant que sa mère serait absente, et c'était dans ce but qu'il était venu explorer le haut de la propriété.

Le samedi qu'il choisirait pour faire le coup, le temps serait beau, ensoleillé ; l'enfant serait dans le jardin et on s'emparerait de lui pendant qu'il prendrait ses joyeux ébats sur la pelouse.

Il n'y avait plus que les petites choses de détail à régler ; elles entreraient dans la combinaison, naturellement. Quand on a conçu un plan, il faut que rien n'y manque sous peine de le voir piteusement avorter. Gallot savait cela et il mettait toute son intelligence au service de ses machinations.

III

L'ENQUÊTE

Mme Joubert avait promis à son fils d'obtenir, dans un délai plus ou moins court, des renseignements sur le passé de Mme Clavière.

Elle lui avait dit :

—Ce que tu n'as pas pu savoir, moi, je le saurai.

Mais quel était donc ce fil conducteur dont elle avait parlé ?

Elle le voyait — et il s'y trouvait réellement — dans l'étude de Me Gaudry, notaire à Garches depuis une vingtaine d'années.

Elle avait appris que c'était Me Gaudry qui avait fait l'acte de vente de la propriété Ballue dont Mme Clavière était maintenant la propriétaire.

Or, c'était également le notaire de Garches qui, quinze ans auparavant, avait aidé M. Joubert à créer sa propriété, en achetant pour son compte plusieurs terrains, lesquels, réunis, étaient d'une contenance d'environ trois hectares.

Il est vrai que, depuis, les Joubert n'avaient plus eu besoin du ministère de Me Gaudry ; mais les rapports avaient été autrefois très cordiaux le notaire avait été reçu chez l'agent de

change comme un ami, et il en gardait le notaire, car il lui avait rarement passer une année sans faire une visite de politesse à Mme Joubert et à son fils.

—Bien certainement, s'était dit la mère d'Edmond, M. Gaudry ne refusera pas de m'apprendre tout ce qu'il sait.

Trois jours après la conversation qu'elle avait eue avec son fils, Mme Joubert se faisait annoncer un matin à Me Gaudry qui, étonné de cette visite inattendue, s'avança jusqu'à la porte de son cabinet pour recevoir l'ancienne cliente de l'étude.

—Donnez-vous la peine d'entrer, madame. Je ne vous cache pas ma surprise, surprise très agréable ; oui, je suis charmé de vous voir ; il y a au moins un an que je n'ai pas eu l'honneur de vous faire une visite à Vaucresson ; j'ai manqué à un devoir, mais je suis tellement occupé. Depuis trois ans on achète beaucoup par ici pour construire. Voilà un fauteuil, madame, veuillez vous asseoir. Auriez-vous besoin de moi, de mes humbles services ? Je suis entièrement à votre disposition.

Mme Joubert était entrée et s'était assise sans que le notaire lui eût laissé le temps de placer un mot ; elle n'avait pu que dire :

—Bonjour, cher monsieur.

Enfin, M. Gaudry, dit Mme Joubert, je viens pour quelques instants avec vous ; des renseignements me sont nécessaires et j'ai pensé que vous pourriez me les donner.

—Je suis à vos ordres, madame, de quoi s'agit-il ?

Mme Joubert avança la tête et dit à voix basse :

—La chose est toute confidentielle.

—Ah ! bien, fit le notaire.

Et s'adressant à un *clerc*, qui travaillait dans le cabinet :

—Monsieur Cujas, lui dit-il, veuillez prendre vos papiers et aller continuer votre rédaction dans l'autre pièce.

Le *clerc* ramassa ses paperasses et se retira.

M. Gaudry rapprocha son fauteuil de celui de la visiteuse.

—Nous voici seuls, madame, reprit-il, vous pouvez parler.

—Monsieur Gaudry, c'est vous qui avez fait l'acte de vente de la propriété Ballue achetée par Mme Clavière, aujourd'hui notre voisine ?

—Parfaitement.

—Vous connaissez bien Mme Clavière ?

—Ma foi, madame, je n'ai pas à vous le cacher, je ne la connais pas du tout, je ne l'ai jamais vue.

—Est-ce possible ?

—Oui, puisque cela est.

—Elle n'a donc pas signé l'acte ?

—Si, vraiment ; mais en dehors de l'étude ; j'ignore où elle demeurerait alors, car elle avait élu domicile en l'étude d'un de mes confrères de Paris.

—Mon Dieu, comme tout cela est mystérieux !

—En effet, il y a du mystérieux.

—Mais comment cette dame est-elle devenue votre cliente ?

—Parce que ce notaire de Paris dont je viens de vous parler, M. Mabillon, m'a chargé de rédiger l'acte, de le faire enregistrer et de pourvoir à la purge des hypothèques légales. La propriété fut payée comptant et c'est avec M. Mabillon, mandataire de Mme Clavière, que j'ai réglé tous les comptes. L'achat datait de plusieurs mois lorsque j'ai appris que ma cliente venait de s'installer dans sa propriété. Mme Clavière a des amis sérieux qui s'intéressent vivement à elle.

—En fait d'amis de Mme Clavière, je ne vois que deux hommes, dont l'un fort âgé, qui viennent de temps à autre lui rendre visite.

—Vous connaissez ces messieurs ?

—Non.

—Le plus âgé est décoré, n'est-ce pas ?

—Je crois avoir remarqué qu'il avait la rosette d'officier de la Légion d'honneur.

—Il est commandeur, madame, et même, je crois, grand officier. C'est le docteur Abel Chevrinet.

—Le célèbre médecin !

—Oui, madame. Avez-vous remarqué que l'autre visiteur, aux cheveux grisonnants, paraissant avoir cinquante ans, porte constamment des lunettes et est toujours cravaté de blanc ?

—Oui, en effet.

—Celui-ci, madame, est M. Mabillon, le notaire.

—Ah !

—Le docteur Abel et M. Mabillon ont été les témoins de M. Clavière à son mariage.

—Ainsi, se dit Mme Joubert, c'est bien une veuve.

Elle reprit à haute voix :

—Monsieur Gaudry, elle s'est mariée fort jeune ?

—Elle avait dix-huit ans, peut-être dix-huit ans et demi, c'est le bon âge. C'est, dit-on, une fort jolie personne.

—Oui, elle est admirablement belle. On lui donnerait à peine vingt ans.

Le notaire réfléchit un instant.

—Elle est dans sa vingt-deuxième année, répondit-il, car son mariage remonte à trois ans, à pareille époque de l'année.

Mme Joubert reprit :

—Vous êtes sûr, fit-elle, vous êtes bien sûr que son mariage date de trois années ?

—Oui, madame, ma mémoire m'est absolument fidèle.

—Oui, cher monsieur Gaudry, elle a un enfant, un fils, et cet enfant n'a que deux ans, elle-même me l'a dit.

—En effet, dit le notaire, je ne me trompe pas, c'est bien il y a trois ans à pareille époque.

—Vous ne comprenez pas, monsieur Gaudry, avec quels sentiments je suis aux prises en ce moment ; mais j'ai en vous la plus entière confiance et je sais que la confiance que je vais vous faire restera entre nous ; eh bien, monsieur, mon fils s'est éperdument épris de Mme Clavière et il veut l'épouser.

—Ceci devient sérieux, madame, et je comprends vos inquiétudes maternelles.

—Oui, n'est-ce pas ?

—Je vous le répète, madame, je ne connais pas Mme Clavière, mais ce que je sais d'elle me la fait admirer. Et d'abord, quand une femme, que ce soit Mme Clavière ou une autre, a pour amis, pour soutiens, pour protecteurs des hommes comme MM. Chevrit et Mabillon, elle est placée si haut que la malveillance ne peut plus l'atteindre.

—Alors, vous concluez ?

—L'amour est une force contre laquelle rien ne résiste, laissez faire M. Edmond Joubert, madame, il n'aura pas à s'en repentir.

Mme Joubert resta un instant pensive, la tête inclinée.

—Monsieur Gaudry, reprit-elle, en le regardant fixement, vous connaissez mieux Mme Clavière que vous ne voulez le dire ; que savez-vous d'elle, dites-le moi ; il s'agit du bonheur et de l'avenir de mon fils.

—Mon Dieu, madame, je ne sais ce que vous devez savoir vous-même.

—Mais mon fils et moi nous ne savons rien, rien... Mais sa vie mystérieuse me rend perplexe.

—Cependant, vous n'ignorez pas comment Mme Clavière s'est mariée.

—Je l'ignore absolument.

—En vérité ! Mais il y a là, madame, tout un drame dont les scènes se sont passées tout près de Vaucresson, dans le bois de Saint Cucufa et au hameau de la Jonchère. Est-il possible que vous ne sachiez pas que Mme Clavière s'est mariée quelques mois avant la mort de son mari ?

—Il me semble, monsieur, que vous réveillez en moi un vague souvenir.

—Ce fut un mariage un peu étrange.

—Célébré à la Jonchère, je me souviens. Il y avait eu un duel un peu après.

—Dans lequel M. André Clavière fut mortellement blessé.

—Clavière, André Clavière... Il m'avait semblé que ce nom ne m'était pas tout à fait inconnu, que je l'avais lu ou entendu prononcer quelque part ; mais c'était si vague, si nuageux. Et puis, j'étais à cent lieues de penser que notre voisin de Vaucresson pût être cette jeune femme devenue veuve dans des circonstances tragiques.

—Pourtant, madame, tous les journaux, à cette époque, par-

lant du duel de Saint-Cucufa, ont été remplis du nom d'André Clavière.

—Il y a trois ans, monsieur Gaudry, lorsque ces événements dramatiques ont eu lieu, nous étions en Amérique, mon fils et moi.

—En effet, je me rappelle ce voyage ; vous êtes restés près de huit mois aux États-Unis.

—De ces événements dont nous parlons, il ne nous est parvenu qu'un faible écho, et cela explique qu'ils se soient effacés de ma mémoire et de celle de mon fils.

—Enfin, madame, vous le voyez, votre jeune voisine a été cruellement éprouvée.

—C'est vrai. Pauvre jeune femme ! Mais elle ne parle de son malheur à personne.

—Il y a de ces choses qu'on aime à garder pour soi.

—Savez-vous si Mme Clavière est d'une bonne famille ?

—Surce point je ne saurais vous renseigner. Je crois avoir entendu dire qu'elle était pauvre, qu'elle avait été ouvrière ou demoiselle de magasin.

—Alors la petite fortune qu'elle possède lui viendrait de M. Clavière ?

—Cela doit être.

—Mais ce duel, monsieur Gaudry, qui a été si funeste à M. Clavière, quelle en a été la cause ?

—On ne l'a pas connue exactement ; autant que je puisse me souvenir, les récits des journaux ont été contradictoires ; les uns ont dit blanc, les autres rouge ; de sorte que l'exacte vérité a bien pu rester sous le boisseau. Peut-être les journalistes ont-ils été priés de cacher la vérité ou même payés pour cela ; car je suis convaincu qu'avec leur adresse habituelle et leurs moyens d'informations, qui les rendent souvent supérieurs aux meilleurs agents de police de sûreté, rien de ce drame n'a pu échapper à leurs investigations.

Maintenant, je serais fort embarrassé pour vous répéter ce qui a été dit dans un sens ou dans l'autre, je ne me souviens plus.

—Vous rappelez-vous qui était l'adversaire de M. Clavière ?

—Oh ! cela, oui. C'est un jeune homme bien connu dans le monde où l'on s'amuse, un de ces viveurs qui mènent la vie à grandes guides, qui a fait et fait encore beaucoup trop parler de lui.

—Vous l'appellez ?

—Le baron de Simiane.

—Oh ! le baron de Simiane ! En effet, il est célèbre par ses folies, les scandales qu'il cause, les vilaines aventures dont il est le héros ; c'est un coureur de ruelles et un joueur effréné. Cet hiver on a parlé de lui devant moi ; on disait qu'il avait perdu la veille, au baccara, cent cinquante mille francs. Et l'on ajoutait : "Après avoir mangé la fortune qui lui venait de son père, il fait coup sur coup de fortes brèches à celle que vient de lui laisser sa mère. Au train dont il y va, il n'en a pas pour plus de deux ou trois ans."

Il a une jeune sœur, paraît-il, à peine âgée de quinze ans, qui est encore au couvent. On pleignait fort cette jeune personne.

—Et l'on avait raison, madame ; la pauvre jeune fille ne sait rien encore, sans doute, mais on ne pourra pas lui cacher toujours la conduite de son frère ; alors elle souffrira beaucoup d'être la sœur d'un homme ayant une aussi mauvaise réputation que le baron de Simiane.

—Monsieur Gaudry, vous avez éloquentement plaidé devant moi la cause de Mme Clavière ; vos paroles m'ont émue. Cependant, je ne vous le cache point, je suis affligé, oh ! très affligé de ce que le nom de Simiane se trouve mêlé à ce drame dont elle est l'héroïne.

—Mais, madame ..

—Je vous assure que cela lui fait un tort considérable dans mon esprit. La cause de ce duel restée inconnue... Cela me donne à réfléchir et beaucoup à penser. Enfin il y a dans cette affaire une obscurité qui demande la clarté.

—Mon Dieu, madame, très souvent, un duel entre jeunes

gous a une cause des plus futiles : un mot dit de travers, une parole trop légèrement prononcée, un regard mal interprété.

—Oui, monsieur, mais, dans ce cas, on ne cherche pas à cacher la cause de la rencontre.

Elle resta un moment silencieuse, agitée.

—Non, voyez-vous, non, reprit-elle, cela n'est pas clair, et dans la circonstance présente, ce qu'il me faut, ce que je veux, c'est la clarté en tout.

—Je ne saurais vous blâmer, madame, d'avoir des susceptibilités et de chercher à vous entourer de tous les renseignements nécessaires ; étant donné les projets de monsieur votre fils, c'est votre droit de vouloir être complètement éclairés.

—Mon droit et mon devoir, monsieur.

—Parfaitement, madame.

—Une mère ne saurait être trop prudente.

—Malheureusement, madame, je n'ai pu vous dire ce que je savais.

—Oh ! vous m'avez fourni de très précieux renseignements, monsieur Gaudry, et je vous en remercie mille fois, au nom du bonheur de mon fils. Je l'avoue, il n'est pénible ne me livrer à cette délicate enquête, ce n'est pas sans quelque répugnance que je fouille dans le passé de Mme Clavière ; mais il le faut, j'y suis forcée.

Encore une fois, monsieur, je vous remercie des renseignements que vous avez bien voulu me donner et que j'espère pouvoir bientôt compléter.

Mme Joubert s'était levée. Elle échangea encore quelques paroles de politesse avec le notaire et se retira.

.....
Dans le salon d'une de ses amies intimes, femme d'un très opulent financier, Mme Joubert avait rencontré souvent un journaliste très connu et très répandu dans le monde de la finance. Il se nommait Coffard. Il appartenait à un journal politique et quotidien, le plus important des journaux parisiens, le plus important par le nombre de ses abonnés et de ses acheteurs au numéro, par le produit de ses annonces, par l'esprit de ses chroniqueurs, le choix de ses romans feuilletons et surtout par le flair étonnant de son directeur, qui savait découvrir le talent où les autres ne voyaient rien.

Le lecteur va penser que je veux parler du *Figaro*, mais non. A cette époque le *Figaro*, de Villemessant, était une sorte de revue hebdomadaire exclusivement littéraire. Le *Figaro* d'aujourd'hui, journal quotidien, politique, littéraire et mondain n'existe que depuis 1866. Le *Figaro* hebdomadaire a disparu le jour où le *Figaro* quotidien est né. Le vieux *Figaro* mourait pour laisser son nom, son titre, si vous aimez mieux, au jeune *Figaro* dont on prévoyait déjà le brillant avenir.

Oh ! je ne fais pas une réclame au célèbre journal, il n'en a pas besoin.

J'ai été un peu de la maison, et en parlant ici du *Figaro* à mes lecteurs, j'adresse un hommage à la mémoire de deux hommes que j'ai aimés : MM. de Villemessant et Auguste Dumont. Je paie une dette de cœur.

Que cette courte digression me soit pardonnée, je reviens à mon journaliste.

Coffard était chargé spécialement des informations de son journal et avait sous ses ordres une escouade de reporters toujours debout, allant ici, allant là, courant quand il le fallait, se montrant partout. Aussi la dite feuille était-elle la mieux informée de tous les journaux de Paris ; c'était certainement beaucoup à cela qu'elle devait son succès.

Coffard, par les yeux et les oreilles de ses reporters, voyait tout, entendait tout, savait tout. C'était Argus.

Cependant, en ce temps là, le reportage n'était pas à beaucoup près ce qu'il est de nos jours. Le reporter, alors, n'était qu'un pauvre diable mal vêtu, dédaigné, méprisé, passant inconnu dans la foule, ayant souvent la famine au ventre, car il ne gagnait pas toujours assez pour remplacer les souliers qu'il avait usés à courir aux quatre coins de la ville.

Aujourd'hui, ce n'est plus cela. Le reportage a pris l'importance d'une institution, le plus humble reporter est un per-

sonnage, c'est quelqu'un. Le reporter est connu, considéré, bien payé ; les hauts fonctionnaires de l'Etat lui font les yeux doux ; il est de toutes les cérémonies, de toutes les fêtes, il a ses entrées partout ; il va dans le monde, est reçu chez les ministres ; c'est une autorité, on le respecte.

Mme Joubert, avons-nous dit connaissait Coffard et c'est à lui qu'elle avait résolu de s'adresser afin de compléter les renseignements qu'elle devait à l'obligance du notaire de Garches.

Elle avait commencé son enquête, il fallait immédiatement la continuer.

Or, dès le lendemain de son entrevue avec Me Gaudry, elle se présenta au domicile de Coffard.

XII

MONSIEUR COFFARD

L'homme des informations reçut Mme Joubert avec courtoisie, la fit entrer dans son cabinet, et quand elle se fut assise.

—Madame, lui dit-il, votre visite me dit que vous avez quelque chose à me demander ; veuillez me dire comment je puis vous être agréable.

—Monsieur, il s'agit de certains renseignements...

—C'est beaucoup pour cela, j'ai des visites, fit-il en souriant.

—Ces renseignements dont j'ai besoin, monsieur, j'espère les obtenir de vous.

—Si je les possède, madame.

—Vous savez tout, monsieur.

—Beaucoup de choses, madame, mais pas tout.

—Monsieur, il y a trois ans, un duel, qui a eu un assez grand retentissement, a eu lieu dans le bois de Saint Cucufa, près de Rueil.

—Ah ! oui, le duel André Clavière.

—Vous vous souvenez ?

—Très bien ; c'est moi-même, en personne, qui ai suivi toute cette affaire.

—Alors vous le connaissez dans tous ses détails ?

—Oui, madame. Le malheureux André Clavière a été mortellement blessé et a rendu l'âme quelque jours après dans la maison de la Jonchère où il avait été transporté. Et quelques mois avant de mourir, André Clavière avait épousé Mlle Marie Sorel.

—Ah ! elle se nommait Marie Sorel ?

—Vous l'ignoriez ?

—Oui, et bien d'autres choses encore, sans doute. Eh bien, monsieur, c'est précisément sur Mlle Marie Sorel, aujourd'hui Mme Clavière, et pour des raisons extrêmement délicates, que je dois pas vous faire connaître encore, que je désire avoir des renseignements.

—Je suis prêt à vous donner tous ceux que j'ai pu recueillir.

—Merci, monsieur. On m'a dit que Mlle Sorel était pauvre, qu'elle avait été ouvrière.

—Oui, madame, ouvrière couturière.

—Puis demoiselle de magasin.

—Dans une maison de confiserie du boulevard des Italiens.

—Est-ce que les journaux ont raconté tout cela ?

—Non, madame, non ; les journaux, au contraire, ont très peu parlé de Mlle Sorel.

—Ah !

—Il y avait là, madame, une grande douleur à respecter ; cette belle jeune femme, veuve après quelques mois seulement de mariage, intéressait tout le monde. Les journalistes, madame, ont aussi leurs sentiments de délicatesse.

Mme Joubert s'inclina.

—Sans s'être entendus, madame, continua Coffard, ils n'ont écrit et fait connaître au public qu'une faible partie de ce qu'ils savaient.

—C'était très bien. Cependant, monsieur, pour expliquer le mariage quelque peu étrange, dit-on. MM. les journalistes ont dû dire que Mlle Sorel s'était compromise avec M. Clavière.

—Aucun d'entre nous, madame, ne se serait permis une pareille calomnie.

—Une calomnie !

—Mlle Sorel ne s'est pas compromise.

Mme Joubert devint très pâle.

—Elle et lui, poursuivit le journaliste, nés dans la même petite ville bourguignonne, à Longereau, si je ne me trompe pas, étaient amis d'enfance, mieux que cela encore, presque frère et sœur de lait, la mère de Marie ayant été la nourrice d'André. Celui-ci, pauvre garçon ! est venu à Paris pour y trouver la mort. Il avait voulu se rapprocher de Marie ; il l'aimait.

—Et elle ne l'aimait pas, elle.

—Elle ne l'aimait pas. Et cependant, — ô mystère du cœur de la femme, — quand elle vit qu'il voulait se tuer pour elle, elle lui dit :

—“André, ne meurs pas, je veux que tu vives, ne meurs pas André et je t'aimerai, je t'adorerai !”

—Elle était pauvre, n'était-ce point là une comédie pour se faire épouser ?

—Oh ! madame ! Non, il n'y avait pas là un jeu de comédie ; elle ne voulait pas ce mariage et ce n'est que lorsqu'elle a vu combien il lui était dévoué qu'elle a consenti.

—Ainsi, ce fut uniquement pour la faire son héritière que M. Clavière l'a épousée.

—Mon Dieu, oui, madame.

—Ce notaire, dont vous venez de parler, ne se nomme-t-il pas M. Mabillon ?

—Oui, madame.

—Lui et le docteur Chevriot étaient des amis de M. Clavière ?

—Assurément. C'est le docteur Abel, sans doute appelé par André Clavière, qui a soigné Marie Sorel.

—Soigné, dites-vous ?

—Ah ! vous ne savez pas cela. Un peu avant le mariage, Marie Sorel a voulu se suicider par le charbon.

—Que me dites-vous là !

—Couchés sur son lit, ne donnant plus signe de vie, elle allait mourir, elle mourait quand, heureusement, André Clavière et quelques autres personnes pénétrèrent dans le logement en enfonçant les portes. Aussitôt appelé, comme je vous l'ai dit, le docteur Abel acheva, grâce à sa science et à ses soins, ce que l'air pur envahissant la chambre avait commencé.

—Mon Dieu, mais tout cela est effrayant.

—Ce sont les drames de la vie, madame.

—Pourquoi cette malheureuse voulait-elle mourir ?

—Une grande douleur, le désespoir ; l'homme qu'elle aimait, à qui elle s'était fiancée, venait de l'abandonner.

—Sans doute M. Clavière n'ignorait pas qu'elle eût un amoureux.

—Il le savait.

—Oh ! Il l'épousa et mourut pour elle.

—Une éclatante preuve d'amour donnée à une femme, un de ces dévouements rares qui anoblissent l'homme.

—Soit ; mais vous direz tout ce que vous voudrez, monsieur, il est difficile de comprendre, s'il n'y avait pas là un calcul, que Mlle Sorel ait pu consentir à accepter le nom de celui qui est mort de la main de l'homme qu'elle aimait.

—Pardon, madame, mais nous ne nous entendons pas du tout.

—En ce cas, expliquons-nous : l'adversaire de M. Clavière, dans ce duel funeste, était le baron de Simiane, un assez triste personnage.

—Un viveur qui a toutes les qualités, tous les défauts, tous les vices des coureurs d'aventures parmi lesquels il s'est lancé.

—Eh bien, M. de Simiane n'était-il pas le fiancé de Mlle Sorel ?

—Mais non, madame.

—Mais, alors, quelle a donc été la cause du duel ?

—On a parlé d'une querelle qui s'était élevée entre les deux hommes, mais la véritable cause du duel est restée ignorée, le baron et les témoins ayant gardé la chose secrète ; du reste, les témoins eux-mêmes ne savaient peut-être pas exactement ce qui s'était passé.

Cependant, aujourd'hui, la cause du duel m'est connue.

—Ah !

—Je tiens la chose du baron de Simiane lui-même.

L'année dernière, un jour que j'entretenais le baron à ce sujet, il me répondit :

“Etant l'ami intime de son fiancé, je connaissais Marie Sorel ; elle me plaisait, et, secrètement, j'enviais le bonheur de mon ami. Quand il y eut rupture entre eux — cette rupture était forcée, — je crus pouvoir m'emparer, sans coup férir, de la place abandonnée. Je croyais que Marie Sorel était pétrie de la même pâte que tant d'autres filles, je me trompais.

“Je me présentai audacieusement chez Mlle Sorel, qui était encore sous le coup de sa douleur et lui demandai de me donner la succession de mon ami... Je fus repoussé avec perte et me retirai tout déconfit, honteux comme un renard à qui l'on vient de couper la queue.

“Au bas de l'escalier, je me croisai avec un jeune homme très bien mis, de belle tournure, joli garçon ; c'était André Clavière. Il venait voir Mlle Sorel. J'ai su depuis que c'était la première visite qu'il faisait à la jeune fille.

“Elle lui raconta ce qui s'était passé entre elle et moi ; ce fut un malheur, car l'amoureux provincial s'indigna et conçut le projet de venger Marie Sorel. De là le duel.”

—Hélas ! fit Mme Joubert, le dévouement de ce brave garçon devant lui coûter la vie, M. André Clavière était une riche nature.

—Il l'a trop bien prouvé.

Après un bout de silence :

—Monsieur, reprit Mme Joubert, est-ce que le nom du fiancé de Mlle Sorel n'a pas été mêlé à ce drame ?

—Il n'a pas été question de lui.

—C'est assez singulier.

—Autre sentiment délicat des journalistes, madame.

—Cependant il méritait...

—Peut-être, madame. Il rompait avec Mlle Sorel contrairement et forcé.

—Ah ! Et pourquoi ?

—Il se mariait ; il épousait une jeune fille du monde et un grand nom. On ne pouvait pas un jour de noces porter au cœur de la jeune épouse un coup terrible, peut-être mortel.

—C'est vrai.

—A cette occasion, j'eus l'honneur d'avoir la visite du père de la jeune femme ; il venait me prier de ne rien dire au nom de la tranquillité, du bonheur de son enfant. J'ai su qu'il avait vu ainsi ou écrit à mes confrères.

—Oh ! ah !, je comprends bien tout ce qu'on peut faire en vue du bonheur de son enfant.

Mais le monsieur, qui se faisait appeler Lucien Gervois, Mlle Sorel a-t-elle su son véritable nom ?

—Assurément, M. Clavière n'ayant aucune raison de le lui cacher après la rupture.

—Et ce nom, monsieur, est-ce qu'il vous est défendu de me le faire connaître ?

—Nullement, madame. Il y a trois ans j'aurais pu hésiter, mais aujourd'hui. Celui qui se faisait appeler Lucien Gervois est le comte Maxime de Rosamont, actuellement premier secrétaire d'ambassade en Autriche.

—N'est-ce pas ce comte de Rosamont qui a épousé une des filles du marquis de Noyons ?

—Louise de Noyons, oui, madame.

Mme Joubert resta un instant songeuse.

—Enfin, monsieur, reprit-elle en relevant la tête, cette pauvre Marie Sorel a été indignement trompée.

—C'est l'histoire de beaucoup de jeunes filles qui ont le malheur d'aimer quelqu'un indigne d'elles.

—Oui, monsieur ; mais, dans la vie, que de choses tristes et douloureuses !

—Que voulez-vous, madame, elle est faite ainsi, la vie, il faut l'accepter telle qu'elle est, avec ses joies passagères, ses laidours, ses écœurements.

Rien n'est changé depuis des siècles, c'est toujours la même

chose : ce qui était beau est resté beau, le laid est toujours le laid, et, quoi qu'on ait fait, les hommes ne sont pas devenus meilleurs. On ne fera jamais rentrer dans la boîte de Pandore toutes les horreurs qui en sont sorties.

Coffard et Mme Joubert n'avaient plus rien à se dire.

Celle-ci prit congé du reporter après l'avoir remercié du gracieux accueil qu'il lui avait fait.

Cette fois, Mme Joubert était suffisamment édifiée.

Elle le connaissait enfin ce passé de Mme Clavière, que sa perspicacité maternelle avait en quelque sorte deviné. Certes, il n'y avait rien de bien noir dans ce passé ; la jeune femme, une victime plutôt qu'une coupable, était plus à plaindre qu'à blâmer.

Mme Joubert comprenait maintenant tout l'intérêt que la jeune veuve avait à vivre seule, à n'aller chez personne, à ne pas laisser regarder dans son existence malheureuse.

Comme femme, Mme Joubert se sentait toute disposée à l'indulgence, mais comme mère, étant donnée la rigidité de ses principes, Mme Clavière ne pouvait pas trouver grâce devant elle.

Edmond ne pouvait pas épouser Mme Clavière : c'était impossible. Elle allait briser le cœur de son fils, mais dût-il en souffrir longtemps, il fallait qu'il renoncât à ses projets. Il y avait là une question de principe et de convenances.

Mme Joubert avait appris ce qu'elle avait voulu savoir ; cependant il y avait encore une chose, une seule, qu'elle était contrariée de ne pas connaître : le comte de Rosamont savait-il que Marie Sorel avait épousé André Clavière ?

Mais, après tout, qu'elle lui importait cela ? Elle n'avait pas à s'en préoccuper du moment que les projets de son fils étaient devenus irréalisables.

Elle revint à Vaucresson fort soucieuse.

Et pourtant elle avait dit à son fils qu'elle aurait le jour même les renseignements les plus complets sur leur voisine.

Le jeune homme l'attendait avec une anxiété facile à comprendre. Il vit tout de suite à sa figure grave et quelque peu altérée que les renseignements recueillis n'étaient pas tels qu'il les désirait.

— Qu'as-tu appris ? lui demanda-t-il d'une voix tremblante.

— Des choses excessivement graves

Il pâlit affreusement.

— Des calomnies, fit-il, la méchanceté s'attaque à tout.

— Il n'y a pas de calomnies, répliqua-t-elle, mais l'exacte vérité.

— Eh bien ?

— Tu ne dois plus penser à Mme Clavière ; l'épouser est impossible.

Le jeune homme tressauta et regarda sa mère comme hébété.

— Pourquoi ? balbutia-t-il.

— Je vais te le dire, prête-moi toute ton attention.

Mme Joubert commença par instruire son fils des choses que lui avait fait connaître le notaire de Garches.

En écoutant, Edmond avait eu le temps de se remettre de la pénible impression qu'il avait éprouvée ; il se sentait rassuré.

— Et voilà pourquoi, répondit-il, je ne dois plus penser à Mme Clavière ? En vérité, ma mère, la raison n'est nullement suffisante et tes scrupules exagérés ne me paraissent pas sérieux. La tache n'existe pas, il n'y a là rien qui touche à l'honneur, et même il n'y a que de beaux exemples dans la vie de cette femme et de son mari.

— Mon cher enfant, répliqua la mère, s'il n'y avait que cela malgré tout le bruit qui s'est fait autour de nom de Clavières, je fermerais les yeux. La principale raison, c'est qu'elle n'est pas de ta condition.

Le jeune homme avait de nouveau pâli, puis avait laissé tomber sa tête dans ses mains. Il était atterré.

Mme Joubert avait cessé de parler et il restait dans la même position, immobile, comme écrasé.

Au bout de quelques instants, la mère le força à relever la tête et, lui mettant un baiser sur le front ;

— Mon cher enfant, dit-elle, il y a toujours un remède pour les plus grandes douleurs.

Il eut un regard désolé et un sanglot s'échappa de sa poitrine. Puis, secouant la tête, il murmura :

— Ma vie est brisée !

— Non, non, s'écria Mme Joubert en entourant son fils de ses bras, l'homme courageux et fort ne se laisse pas abattre ainsi ! Ta mère t'aidera à oublier cette femme !

Il secoua douloureusement la tête.

— Je ne pourrai pas, je ne pourrai jamais, dit-il.

— Si, si ! avec de l'énergie et de la volonté, tu parviendras à arracher de ton cœur ce fatal amour.

— Je l'aime trop !

— Tu en aimeras une autre.

— Il n'y en a pas une autre.

— Edmond, veux-tu que nous partions ? Nous irons où tu voudras ; tiens, je serais charmée de revoir l'Amérique.

— Non, répondit-il, avec un mouvement d'impatience, je t'en prie, ne me parle pas de voyager.

— Eh bien, rentrons à Paris où tu reprendras plus que jamais la vie active.

— Ma mère, je vais à Paris trois fois la semaine, c'est assez ; je me plais ici, je veux y rester.

— Malheureux enfant, mais tu ne veux donc rien faire pour te guérir ?

— Je ne veux pas guérir ! Je souffre, oh ! oui, je souffre ; mais je veux garder ma douleur, c'est elle qui me fera vivre.

Des larmes jaillirent des yeux de Mme Joubert.

Le jeune homme l'embrassa fièvreusement, et, sans ajouter une parole, alla s'enfermer dans sa chambre, où il éclata en sanglots.

V

LE BORGNE

Joseph Gallot et trois de ses dignes camarades s'étaient réunis un soir pour une attaque nocturne. Le coup était prémédité depuis quelques jours et la victime désignée.

Il s'agissait de dévaliser un brave homme, caissier dans une maison de commerce, qui avait la mauvaise habitude d'avoir toujours sur lui une somme assez importante et la non moins fâcheuse habitude de s'attarder à son café où l'on jouait la poule.

Nos escarpes savaient cela et étaient à peu près certains que l'affaire serait excellente.

Après s'être assurés que leur homme était encore à minuit au café, ils allèrent s'embusquer dans une des rues sombres où il devait passer pour rentrer à son domicile.

Un peu avant une heure, la lumière d'un bec de gaz projeta la silhouette du caissier sur la façade d'une maison. La rue était déserte, pas une boutique éclairée, pas même, au loin, le bruit des pas d'un sergent de ville faisant sa ronde.

Un des bandits serra fortement le gourdin qu'il avait à la main.

Le caissier passa.

Aussitôt, l'homme au gourdin sortit de l'ombre et d'un coup violent asséné sur la tête, étendit le malheureux retardaire sur le pavé.

Les quatre misérables se jetèrent sur leur victime, qui avait perdu connaissance, s'emparèrent en un clin d'œil de son portefeuille, de son porte-monnaie, de sa montre et de sa chaîne et prirent la fuite de différents côtés. Mais une heure plus tard ils se retrouvaient dans un des cabarets borgnes où ils se réunissaient d'habitude et où ils passèrent le reste de la nuit à boire et à jouer.

Comme ils en étaient convaincus d'avance, ils avaient fait un bon coup. Le partage de la dépouille donna à chacun deux cent cinquante et quelques francs. Quant à la chaîne et à la montre, l'homme au gourdin les garda pour les vendre au profit de l'association.

Gallot était riche, plus riche qu'il ne l'avait été depuis longtemps. Elle arrivait bien et à propos, cette aubaine qu'il attendait. Enfin, il allait donc pouvoir mettre à exécution le projet qu'il avait conçu d'enlever le petit André. Alors, s'il réussait, il aurait une fortune, son rêve.

Il rentra au jour, sans rien dire à la Chiffonne, qui faisait semblant de ronfler, se coucha à côté d'elle et dormit trois bonnes heures, comme un homme qui n'a rien de lourd sur la conscience.

Il se montra d'une amabilité si peu ordinaire que sa femme en devint inquiète.

Qu'allait-il donc lui demander, exiger d'elle ? Il lui disait des douceurs, la taquinait, lui pinçait le nez, le menton, lui tapait sur les joues en riant et en lui disant :

—Allons, ma chatte, fais un peu risette à papa.

Il lui mit sous les yeux deux billets de banque et des pièces d'or.

—Où as-tu eu cet argent ? demanda-t-elle.

—Un ami d'autrefois qui me devait cette somme, une vieille dette ; j'ai passé la nuit chez lui, en famille.

La Chiffonne secoua la tête.

Elle ne croyait pas un mot de cette histoire.

Le borgne n'eut pas l'air de s'apercevoir qu'elle n'acceptait point la chose comme paroles d'évangile.

Comme elle était en train de faire la toilette du ménage, il l'appela près de lui et lui dit :

—Tiens, assieds-toi là, nous avons à causer.

Elle obéit.

—Voici le moment, se dit-elle, gare !

Joseph regarda sournoisement la Chiffonne et reprit la parole :

—Je t'ai dit que j'aurais un jour une fortune et que je la partagerais avec toi ; eh bien, cette fortune, je l'aurai dans huit jours ; mais il y a quelque chose à faire et il faut que tu m'aides.

—Tu as donc besoin de moi ?

—Oui, parce que je ne peux pas être seul et que c'est toi que je veux avec moi.

—De quoi s'agit-il ?

—Tu sais que la dame du cimetière demeure à Vaucresson.

—Mais, enfin, qu'est-ce que tu lui veux, à cette dame ?

—Tu le sauras quand tu m'auras laissé parler. Tu sais qu'elle demeure à Vaucresson, mais ce que tu ignores, c'est qu'elle a un enfant, un petit garçon de deux ans et demi.

—Ah ! Eh bien ?

—Il faut que nous enlevions cet enfant.

—Y penses-tu, Joseph, est-ce que tu es fou !

—Allons donc, on n'est pas fou quand on a trouvé là, dans sa tête, le moyen de devenir riche.

—Joli moyen, voler un enfant à sa mère ! Et d'abord, est-ce que c'est possible ?

—Oui, c'est possible et même assez facile.

—Facile de se faire prendre par les gendarmes.

—Es-tu bête ! Est-ce que je n'aurai pas pris mes précautions ?

—Mais qu'est-ce que tu veux lui faire, à ce petit ?

—Pas de mal, bien sûr.

—Alors, laisse-le où il est.

—La Chiffonne, tu ne comprends pas.

—Eh bien, non, je ne comprends pas.

—La dame est riche, très riche.

—Après ?

—Quand nous aurons l'enfant, qu'elle adore, pour laquelle elle donnerait tout ce qu'elle a, nous lui écrivons : "—Si vous voulez que'on vous rende votre petit, il faut donner une somme de tant... je l'ai fixée à cent mille francs, la somme. Et elle casquera de cent mille francs, la dame, et l'affaire sera faite, et nous serons riches. Ce n'est pas plus malin que ça, la Chiffonne.

—Oui, mais c'est une vilaine chose, ça, une coquinerie, et je ne veux pas y mettre la main.

—Ah ! tu ne veux pas... mais je veux, moi, entends-tu, je veux !

Et il la regardait fixement, roulant ces gros yeux fauves qui lui faisaient peur.

Elle se sentit traversée par un frisson et courba la tête.

Lui avait sur les lèvres un hideux sourire.

—Vois-tu, ma fille, reprit-il d'un ton doucereux, on rencontre une fois dans la vie, par hasard, l'occasion de s'enrichir ; quand la fortune se présente et qu'on n'a qu'à avancer la main pour la saisir, ce serait trop bête de la laisser échapper.

Riches, nous quittons Paris où il n'y a pour le plus grand nombre que peine et misère, nous nous retirons dans un joli endroit, que nous choisirons, où nous aurons notre petite maison, notre petit jardin. Tu cultiveras les fleurs que tu aimes tant et moi, à loisir, je planterai mes choux. Quelle douce existence ! Comme nous allons être heureux ! De vrais coqs en pâte, quoi. Voyons, ma mie, est-ce que l'eau ne t'en vient pas à la bouche ?

Ce qui lui venait à la bouche, à la Chiffonne, c'étaient des paroles de désapprobation, de répugnance, de révolte, qu'elle n'osait pas prononcer. Cependant elle lui dit :

—Prendre un enfant à sa mère c'est monstrueux.

—Mais puisqu'on ne lui fera pas de mal, à ce gosse.

—La mère aime, adore son enfant, elle souffre horriblement, tombera dans le désespoir.

—Ça, ça m'est égal, répondit-il d'une voix sourde.

—Joseph, tu es féroce !

—J'ai des raisons pour être sans pitié.

—Encore une fois, qu'est-ce qu'elle t'a fait, cette dame, cette mère ?

—Ça ne te regarde pas.

—Mais malheureux que tu es, tu peux la tuer, la pauvre femme !

Il haussa les épaules.

—On ne meurt pas pour si peu, grommela-t-il.

—Mon Dieu, mon Dieu ! gémit la Chiffonne.

—D'ailleurs, reprit-il, elle ne sera pas longtemps dans le désespoir, car dès le lendemain on lui adressera la petite lettre en question. Toi, ma belle, tu es instruite, tu as une écriture de notaire, c'est toi qui écriras la lettre et je te la dicterai.

La Chiffonne comprit qu'elle ne devait plus essayer de prendre son homme par les sentiments qui n'existaient pas chez lui, mais elle tenta de lui faire voir l'impossibilité de mettre son projet à exécution en lui parlant des difficultés insurmontables qu'il devait rencontrer et des dangers de toutes sortes qu'il avait à courir.

Elle savait qu'il craignait fort les agents de police. Elle lui monta les gendarmes à ses trousses, le traquant comme une bête, lui parla de son arrestation, comme si c'était chose faite, de la prison, de la cour d'assises, des travaux forcés.

Elle ne parvint pas à l'effrayer.

Tranquillement, il laissa causer et quand elle eut fini :

—Tu jaspines bien, la Chiffonne, répliqua-t-il railleur, et sous le charme de son éloquence, je t'ai permis d'aller jusqu'au bout de ton rouleau ; seulement, tu ne m'as pas convaincu, et le diable avec ses cornes ne m'empêcherait pas de faire ce que je veux.

Sache donc, pour te tranquilliser, que j'ai tout examiné, tout prévu ; j'ai si bien dressé mes batteries qu'il faudrait un coup de tonnerre sur ma tête et la tienne en même temps pour que je ne réussisse pas. Donc, tout ira comme sur des roulettes et les *panles* du pays n'y verront que du feu.

Il poursuivit en expliquant son plan dans tous ses détails. Une fois hors du jardin avec l'enfant, ils n'auraient qu'à monter dans une voiture fermée qui se trouverait là, tout près, les attendant. Il avait la voiture et, sous la main, l'homme qui devait la conduire. Tout cela pour trois louis, rien !

Le misérable venait de se montrer à la Chiffonne, tout à coup, sous un nouvel aspect ; elle ne le connaissait pas encore, c'était un autre homme qui se révélait. Elle était étourdie, ahurie, presque émerveillé ; mais aussi épouvantée d'une pareille intelligence du mal.

— Tout cela est admirablement machiné, dit-elle au bout d'un instant, mais, après, qu'est ce que tu feras de l'enfant ? Pour rien au monde, je ne voudrais le garder ici. Ça se saurait tout de suite, les gens de la maison jaserait et la police voudrait y voir clair.

— J'ai pensé à tout, te dis-je. Tu as à Saint-Mandé ton amie Aurélie, qui, justement, a perdu dernièrement son petit garçon âgé de près de trois ans. Eh bien, tu lui porteras le petit de la dame.

— Joseph, Aurélie n'est pas une coquine, elle ne voudra pas se compromettre dans cette affaire.

— Ah ça ! est-ce que tu crois que je vais t'autoriser à lui faire connaître le fin mot de la chose ? Pas si bête ! Je me défie de toutes les femmes, car elles ont toujours la langue trop longue ; je n'ai confiance qu'en toi seule, la Chiffonne, parce que tu m'es dévouée et que tu te ferais hacher pour moi. Tu diras tout simplement à Aurélie que c'est le petit d'une parente qui vient de mourir subitement et que tu lui apportes pour qu'elle le garde pendant quelques jours, en attendant que tu aies trouvé à le placer chez une de ces femmes qui font le métier d'élever des mioches. Elle prendra ça pour argent comptant, de même que la pièce d'or que tu lui donneras pour sa peine. Elle n'en voit pas souvent des pièces de vingt francs, et elle que tu lui remettras lui fermerait la bouche, il lui prenait envie de te questionner.

— Après cela, on écrirait la fameuse lettre.

— Tout de suite.

— Et si, au lieu de te répondre comme tu le veux, la dame remet la lettre à la police et qu'on s'en serve pour te prendre comme une souris dans une souricière.

Le bandit se mit à rire.

— Oh ! je ne crains pas ça, fit-il ; ce qu'il y aura dans la lettre ne donnera pas l'idée à la dame ou noir de s'en servir contre moi. Elle ne verra qu'une chose, c'est qu'on n'aura pas fait de mal à son enfant, qu'on est prêt à le lui rendre et elle crachera les cent mille francs.

Le misérable avait répondu à tout. Son plan était, en effet, admirablement machiné.

La Chiffonne fit encore plusieurs tentatives pour l'empêcher de commettre le crime ou tout au moins pour qu'il n'exigeât point qu'elle fût sa complice. Mais il avait besoin d'elle et, comme il l'avait dit, n'avait confiance qu'en elle.

Sous le regard terrible du misérable, la malheureuse finit par dire d'une voix étranglée :

— Je ferai ce que tu voudras.

— A la bonne heure, fit-il. Et pour te récompenser, ma fille un de ces jours, nous passerons toute la journée à la campagne, en partie fine.

La Chiffonne poussa un long soupir.

C'était sa dernière protestation.

Ainsi, la malheureuse allait être la complice de son redoutable tyran.

Hélas ! depuis qu'elle était sous la domination de cet homme combien ne lui en avait-il pas fait faire de ces vilénies, de ces malpropretés, de ces horreurs contre lesquelles ce qu'il y avait encore de bon en elle s'indignait, se révoltait ?

Mais l'homme avait pris sa volonté comme une chose à lui, l'avait tordue, brisée, broyée : il avait appuyé le pied sur sa conscience pour l'empêcher de crier ; il avait soufflé sur son âme et y avait mis la gangrène.

Elle était esclave, il fallait obéir !

* *

Le vendredi suivant, à dix heures du matin, ils quittèrent leur taudis.

Ils traversèrent Paris, Neuilly, et, à midi, ils arrivèrent à Rueil où ils déjeunèrent dans un jardin, sous une tonnelle déjà verte.

Gallot trouvait qu'il n'y avait rien de trop bon pour la Chiffonne. En pensant à la paysanne rousse de Vaucresson, il

commanda des asperges après la gibelotte, et le fricandeau à l'oïseille. On vida une bouteille de vin de Suresnes et ensuite une bonne vieille de Bourgogne à coiffe moisie, ce qui est quelquefois un signe d'excellence. On prit le café et le pousse-café, une affreuse liqueur forte portant l'étiquette fallacieuse de fine Champagne.

Le borgne avait le gousset bien garni et ne regardait pas à la dépense.

On avait eu tant de jours de jeûne forcé, ces derniers mois, qu'on pouvait bien se payer une bonne ripaille.

On passa dans les champs derrière Rueil et la Malmaison et tout doucement, en divisant d'amour, — le croira qui voudra, on gagna les bois.

Le temps était superbe, et le ciel d'un beau bleu annonçait que la journée du lendemain ne serait pas moins belle.

L'homme était content, satisfait, émerillonné ; il marchait un peu de travers et exultait sa joyeuse humeur en envoyant des refrains égrillards à tous les échos des alentours.

Sa compagne avait des habitudes de sobriété dont, même ce jour-là, elle n'était pas sortie ; elle n'aimait pas le vin et moins encore les excitants alcooliques ; quand elle buvait un peu de vin, par hasard, c'était toujours fortement mêlé d'eau.

L'ancien serrurier seul avait fait honneur au piccolo et à son frère d'autre côté. Aussi disait-il avec un gros rire et d'une voix légèrement avinée : j'ai mon plumet.

La pauvre Chiffonne, toujours serrée entre les murailles des rues étroites de Paris, qui ne voyait jamais de fleurs qu'aux balcons des maisons, pour qui des oiseaux en liberté, sautant dans les haies, étaient un ravissement, la Chiffonne, disons-nous, se sentait renaître au milieu de l'espace sans fin et de ce déluge de verdure. Il lui semblait que tout son être se dilatait.

Sur la route, elle avait bu de l'air sans pouvoir s'en rassasier, elle en avait rempli ses poumons, comme craignant de ne pas en faire une assez grande provision. Elle s'était enivrée de soleil et d'émanations champêtres, et maintenant, sous la jeune frondaison, elle achevait de se griser des senteurs forestières.

Joseph évitait les routes, même les sentiers, et allait de ci de là sous les futaies, à travers les taillis. Elle le laissait faire à sa fantaisie et le suivait, mais toujours loin derrière lui. Au milieu du silence du bois, qui n'était troublé que par le chant des merles, des rossignols, des fauvettes et des rouges-gorges, elle se laissait aller doucement à la rêverie.

Sous ces feuillages épais il lui semblait qu'elle n'était plus la Chiffonne, la fille des ruelles et des rues sombres.

Elle ne sentait plus peser sur sa poitrine le poids énorme, écrasant de sa dégradation morale.

Elle écoutait chanter les oiseaux avec des tressaillements étrangers ; elle s'imaginait entendre des voix mystérieuses qui parlaient à son âme et y versaient les douceurs de la consolation.

Et elle se mettait à rêver. Et, pour un instant, elle oubliait tout, ses souffrances, ses tortures, son abjection.

Hélas ! ce n'était que l'oubli pareil à celui qu'apporte le sommeil. Au réveil tout s'efface et la réalité reparaît.

Ils passèrent le reste de la journée à errer à l'aventure au travers du bois, et quand la nuit commença à tomber, ils se trouvèrent à l'étang sec, près du Buttard.

— Allons par ici, dit Gallot.

Ils descendirent le coteau de la Cello-Saint-Cloud, et comme il était l'heure de dîner, ils entrèrent au restaurant du Petit-Tourne-Bride où ils se firent servir à manger.

L'homme avait eu le temps de se dégriser et il sentait en appétit.

La Chiffonne aussi avait faim ; sa longue promenade, le grand air avaient été pour elle un excellent apéritif.

Ils dînèrent copieusement, comme le voulut le borgne, mais celui-ci but très modérément, il ne tenait pas, — il avait ses raisons pour cela, — à se coiffer d'un nouveau plumet.

Il était plus de neuf heures lorsqu'ils avaient descendue et se retrouvèrent à l'étang sec.

Le ciel était constellé d'étoiles, et bien qu'on ne fût qu'au premier quartier de la lune, la nuit était très claire. Malgré cela la Chiffonne trouvait que les champs et les bois n'avaient rien d'agréable la nuit, en dépit même des rossignols qui, de tous les côtés, chantaient comme des perdus.

D'ailleurs, elle avait beaucoup marché et se sentait fatiguée.

—Comment allons-nous rentrer à Paris ? demanda-t-elle. Tu ne veux pas, je pense, refaire la route à pied.

—Ma fille, répondit Joseph, nous ne retournons pas à Paris ce soir.

—Nous ne rentrerons pas ! s'écria-t-elle, mais qu'est-ce que nous allons faire ?

—Encore une petite promenade d'une demi heure à peine, de ce côté que tu ne connais pas ; c'est une excellente chose, quand on a bien dîné, de se promener ainsi sous les étoiles.

—As-tu des idées drôles, Joseph. Mais où coucherons-nous ?

—Est-ce que tu as sommeil ?

—Non, j'ai seulement besoin de me reposer.

—Eh bien, sois tranquille, tu te reposeras et même tu dormiras, si le cœur t'en dit.

—Où cela ?

—Dans le bois, à un endroit que je connais, sur un bon lit de feuilles sèches et où nous trouverons deux couvertures pour nous envelopper.

—Tu veux rire.

—Du tout, c'est très sérieux.

—Je ne te comprends pas.

—Tu vas comprendre : c'est demain que nous enlevons le petit.

Elle le regarda avec effarement.

—Demain ! fit-elle.

—C'est le jour. Allons, viens.

Elle le suivit, toute triste.

Ils descendirent à Vaucresson et passèrent devant la propriété de Mme Clavière où tout le monde était couché et peut-être dormait déjà.

—Voilà la maison de la dame, dit le borgne à l'oreille de la Chiffonne.

Un peu plus loin il s'arrêta.

—Tu vois cette maison ? dit-il.

—Oui. Eh bien !

—Elle n'est pas habitée en ce moment. C'est à cette place où nous sommes que la voiture attendra demain à partir de deux heures. Maintenant, viens, je vais te montrer le chemin que tu auras à suivre pour venir ici avec l'enfant dans tes bras, car moi, aussitôt l'affaire faite, je filerai d'un autre côté pour aller vous attendre, comme c'est convenu avec notre homme, à un endroit que je lui ai indiqué.

Ils prirent une sente, qui longeait le mur de la propriété inhabitée et aboutissait au chemin rural que le lecteur connaît.

Arrivés devant la porte du jardin de Mme Clavière, Gallot dit :

—C'est par cette porte que je te ferai entrer demain matin et c'est aussi par cette porte que tu sortiras. Tu as vu le chemin, tu ne peux pas te tromper, et il te faudra moins de trois minutes pour rejoindre la voiture.

La Chiffonne ne répondit pas. Elle était soucieuse et se disait :

—Nous nous fourrons dans une vilaine affaire.

Un quart d'heure plus tard, ils étaient à l'endroit du bois dont le borgne avait parlé et où se trouvait, en effet, un tas de feuilles sèches amoncelées.

Il tira de dessous les feuilles, où il les avaient cachées, deux pièces d'une étoffe de couleur noire qu'il jeta sur les épaules de sa compagne.

—C'est ça que tu appelles des couvertures ? fit-elle.

—Ne fais donc pas la dégoûtée ; quand on n'a pas mieux, on se sert de ce qu'on a. Ces deux toiles sont ici parce que elles doivent nous être utiles demain. Enfin, voilà la couche, tu peux t'y étendre si tu veux.

—Et s'il y a des bêtes ?

—Où cela ?

—Dans le bois.

—Vas-tu pas t'imaginer qu'il y a par ici des lions et des panthères.

—Mais des loups ?

—Allons donc, des loups, poltrone !

—Joseph, je viens d'entendre un bruit.

—Un lapin qui vient de passer ; voilà les seules bêtes de ces bois.

Et il se mit à rire.

Avant de se jeter le premier sur le lit de feuilles, il s'assura qu'une petite fiole, qu'il avait cachée dans la mousse au pied d'un chêne, était toujours à sa place.

La Chiffonne hochait tristement la tête, en regardant piteusement la couche que lui offrait son homme.

VI

L'ENLÈVEMENT

Le lendemain matin, avant que les cultivateurs fussent dans les champs, à leur travail, le borgne pénétrait dans la propriété de Mme Clavière, en escaladant le mur comme il l'avait déjà fait.

Sans perdre un instant, il alla crocheter la serrure, et parvint, sans trop de peine, à faire sortir le pêne. Il tira le verrou et ouvrit doucement la porte.

Aussitôt la Chiffonne se dressa au milieu de groseillers où il l'avait fait se cacher, traversa le chemin et entra.

Gallot se hâta de refermer la porte et de pousser le verrou.

—Il est inutile, se dit-il, de faire rentrer le pêne dans la gâche ; il me faudrait procéder à un nouveau crochelage, ce qui serait perdre un temps précieux. Après tout, il est probable qu'on ne viendra pas voir si la porte est bien fermée à clef ; dans le cas contraire on penserait qu'on a oublié la veille de faire jouer la serrure.

Il fit un signe à la Chiffonne, s'enfoncèrent sous bois et gagnèrent la clématite aux mille rameaux grimpants, laquelle, comme nous l'avons dit, avait ses abords défendus par d'énormes ronces.

Ayant trouvé l'endroit accessible, ils se glissèrent sous l'espace de coupole formée par l'entrelacement des tiges sarmenteuses et s'y blottirent.

Maintenant ils n'avaient plus qu'à attendre et ils savaient que l'attente serait longue. Car même dans le cas où l'enfant viendrait dans le jardin dans la matinée, Gallot ne pouvait pas agir, ayant pris ses mesures pour faire le coup vers deux heures de l'après-midi, en l'absence de Mme Clavière.

Ils étaient fort mal dans la broussaille, mais tant pis, il fallait s'y tenir.

Le soleil était levé depuis longtemps quand ils entendirent ouvrir les fenêtres et les persiennes. La Chiffonne aurait bien voulu voir ; c'était impossible à cause de l'épais rideau de verdure qui lui cachait la maison.

Mais si elle ne voyait pas, elle entendait. Elle entendit le bruit des meubles qu'on remuait, des voix de femmes et celle de l'enfant qui appelait sa mère. Puis le silence se fit et la Chiffonne jugea que les personnes devaient se trouver maintenant dans une autre partie de la maison.

Toute la matinée, jusqu'à une heure et demie, s'écoula sans incident.

Le coupé dont Pinguet était le cocher arriva et Mme Clavière partit, non sans avoir fait à Louise, comme toujours, de nombreuses recommandations au sujet de son fils.

Un peu avant deux heures, la jeune bonne et l'enfant descendirent au jardin.

Pendant quelques instants, Louis se mit à courir dans une des allées, se faisant poursuivre par le petit. Ce jeu amusait fort l'enfant ; car lorsqu'il la jeune fille, ayant ralenti sa course, permettait à André de la saisir par sa robe, c'était une explosion de joyeux éclats de rire.

Cette fois, Mme Durand, qui avait fini de nettoyer ses cuivres, entendit les cris désespérés de Louise. Elle accourut.

— Qu'y a-t-il donc ? s'écria-t-elle ; où est André ?

— Volé, on l'a volé !

Ce fut tout ce que put dire la jeune fille pour le moment, car elle s'affaissa aussitôt sur le sol en se tordant dans une épouvantable crise nerveuse.

A son tour, la servante dévouée de Mme Clavière se mit à crier : Au secours, au secours !

Ces cris d'appel furent entendus par le jardinier de Mme Joubert et son aide. Peu après ils arrivèrent dans le jardin de Mme Clavière, suivis de près par Mme Joubert elle-même, son valet de chambre et une de ses servantes.

Edmond Joubert était à Paris et ne devait revenir à Vaucresson que tard dans la soirée.

— On nous a volé notre enfant, on nous a volé notre enfant ! répétait en pleurant Mme Durand.

Elle ne répondait que cela aux questions qu'on lui adressait.

Cependant Louise avait été relevée et transportée dans le salon, sur un canapé, où Mme Joubert et sa servante lui donnaient des soins. On ne pouvait rien attendre de Mme Durand, ni lui rien demander dans l'état où elle était ; la pauvre femme, complètement hébétée, avait l'air d'une folle.

Le jardinier, son aide et le valet de chambre se livraient à des recherches dans la propriété. Ils trouvèrent, près de la chaise renversée, la ficelle qui avait ligotté les mains de la jeune fille et la pièce d'étoffe qui lui avait enveloppé la tête puis aussi l'ouvrage auquel travaillait la bonne, la pelote de coton et le crochet. Ils ramassèrent le tout. Ils allèrent jusqu'à la porte du jardin et remarquèrent facilement les traces du crochetage de la serrure.

La porte ayant été ouverte de l'intérieur, il était de toute évidence que le malfaiteur avait pénétré dans la propriété en franchissant le mur de clôture. Les trois hommes cherchèrent l'endroit où avait eu lieu l'escalade et l'eurent bien vite trouvé. Le mur présentait des rayures évidemment faites par des souliers, des morceaux de plâtre fraîchement détachés étaient sur le sol, de plus, quelques petites branches vertes cassées et l'empreinte sur la terre humide de deux pieds chaussés de souliers à larges semelles ne pouvaient laisser aucun doute.

Assurément, ces découvertes étaient intéressantes, mais en était-on plus avancé ?...

Les appels au secours de Louise et de Mme Durand n'avaient pas été entendus seulement par les serviteurs de Mme Joubert ; ils étaient arrivés aux oreilles de cultivateurs qui travaillaient non loin de là. Ceux-ci avaient également laissé leur ouvrage et s'étaient groupés devant la maison où d'autres habitants de la commune, hommes et femmes, n'avaient pas tardé à arriver. Ils ne savaient rien encore et se demandaient :

— Qu'est-il donc arrivé chez Mme Clavière ?

La porte de service étant restée ouverte, quelques-uns, les plus hardis et peut-être aussi les plus curieux, pénétrèrent dans la cour. A ce moment revenaient les trois hommes qui avaient fouillé le jardin, et ce fut l'un d'eux qui apprit aux personnes à connaître la cause des cris entendus, que l'enfant de Mme Clavière venait d'être enlevé par un ou plusieurs audacieux coquins.

Il y eut des clameurs d'indignation, des cris de colère. Les femmes surtout, des mères, se montraient furieuses. Tout le monde était consterné.

On courut prévenir le maire, qui ne tarda pas à arriver avec le garde champêtre.

En moins d'un quart d'heure, l'enlèvement de l'enfant fut connu de tout le village, et de tous les côtés les habitants accouraient.

— Si nous avions des gendarmes, pourquoi n'avons-nous pas de gendarmes ?

Tout le monde disait cela.

Le curé, instruit du malheur par la rumeur publique, accourut à son tour.

Il dit à ses paroissiens qui l'entouraient :

— Que faites-vous là ? Qu'est-ce que vous attendez ? Ne devriez-vous pas vous être mis déjà à la recherche des ravisseurs ? Partez donc, deux par deux, dans toutes les directions, parcourez les chemins, explorez les champs et qu'une douzaine d'entre vous organisent une battue à travers le bois. Ne perdez plus une minute, courez et voyez partout ; les misérables forcés de se cacher, d'éviter la rencontre des honnêtes gens, ne peuvent être très éloignés, espérons que vous pourrez les rejoindre.

Une trentaine d'hommes et plusieurs femmes s'armèrent de bâtons arrachés à la clôture voisine et se dispersèrent de tous les côtés.

Aujourd'hui, malgré toutes les précautions prises par l'ancien serrurier et son habileté, le rapt de l'enfant n'aurait pu s'effectuer avec autant de facilité. nous avons le fil électrique qui rapproche toutes les distances et même déjà, dans beaucoup de localités, le téléphone. Avec le télégraphe, en très peu de temps toutes les autorités d'un département peuvent être prévenues et les brigades de gendarmerie lancées dans toutes les directions. Mais à l'époque où se passait cet épisode de notre histoire, les villes seules, et encore les plus importantes, étaient reliées entre elles par des fils télégraphiques. Quand une commune, un village était favorisé d'un bureau télégraphique, il le devait à la richesse de son commerce, à l'importance de son industrie. Enfin, alors, il aurait été impossible de lancer assez tôt la gendarmerie sur toutes les routes, tous les chemins entre Vaucresson et Paris, de façon à arrêter au passage la voiture emportant l'enfant.

Quand le curé entra dans le salon de Mme Clavière, Louise, assise sur le canapé, racontait au maire, à Mme Joubert et à Mme Durand le terrible drame.

— Je n'ai rien entendu, rien vu, disait-elle ; je crois bien que c'était un homme, mais je ne peux pas l'affirmer. J'étais assise sur une chaise, travaillant à un entre-tois au crochet ; André, couché sur la pelouse, s'amusa à cueillir des pâquerettes.

Tout à coup, quelque chose que je sentis très lourd me tomba sur la tête et je ne vis plus rien ; cette étoffe noire que voilà enveloppait ma tête. Je me rappelle avoir poussé un cri ; mais aussitôt je fus saisie au cou, renversée et je perdis connaissance.

Elle poursuivit en disant comment, ayant repris connaissance, elle s'était trouvée avec les mains liées derrière le dos et toujours la tête enveloppée de l'étoffe serrée autour de son cou avec une corde.

Elle raconta comment elle avait retiré ses mains du lien qui serrait ses poignets, comment ensuite elle s'était relevée et débarrassée du capuchon.

Elle dit son épouvante, son affolement quand elle ne vit plus l'enfant.

— Je m'imaginai, continua-t-elle, qu'il était tombé dans le bassin et que j'allais l'y trouver noyé. J'y courus à moitié folle, et je me remis un peu et je respirai avec bonheur en voyant que je m'étais trompée. Hélas ! je ne pensais pas alors que des méchants l'avaient emporté, qu'on l'avait volé ! Je le cherchai partout, dans la propriété, en l'appelant. Ce fut au fond du jardin, devant la porte, qui n'était plus fermée ni à clef, ni au verrou, que la clarté se fit en moi et que je compris tout.

La pauvre fille laissa échapper un gémississement, regarda avec une expression de douleur navrante les personnes qui venaient de l'écouter et fondit en larmes.

Mme Durand, affaissée sur un siège, les yeux démesurément ouverts, était comme pétrifiée.

Mme Joubert pleurait silencieusement, son mouchoir sur les yeux.

— Voilà un épouvantable malheur, monsieur le maire, dit le curé.

— Oui, c'est affreux, M. le curé.

— Un certain nombre de nos braves habitants se sont lancés à la poursuite du ou des misérables.

— Ils ne les trouveront pas.

— Qui sait ?

—Malheureusement, monsieur le curé, il est près de trois heures et c'est à deux heures que le pauvre petit a été enlevé; celui ou ceux qui ont fait le coup sont loin maintenant.

A ce moment, comme pour donner raison au magistrat municipal, le garde champêtre vint annoncer qu'un paysan, ayant quelque chose à dire à M. le maire, demandait à lui parler.

L'homme fut introduit dans le salon.

—Qu'avez-vous à me dire? demanda le maire; s'agit-il d'un renseignement au sujet de l'enlèvement du petit de Mme Clavière?

—Oui, répondit le paysan.

—Parlez donc.

—Voici la chose, monsieur le maire: Sur le coup de deux heures, sortant de chez moi pour me rendre à mon champ, qui se trouve là-bas du côté de Garches, je passai devant la propriété de M. Rablot qui est, comme vous le savez, inhabitée. Une voiture était arrêtée là, une espèce de fiacre attelé d'un fort bon cheval, ma foi; une des portières était ouverte et le cocher, un grand maigre, assez mal habillé, était sur son siège.

Tiens, me suis-je dit, qu'est-ce que c'est que cet équipage-là?

Mais je remarquai que les fenêtres de la maison étaient ouvertes, je pensai que des personnes étaient venues visiter la propriété, qui est à louer, et je continuai mon chemin sans soupçonner autre chose.

Mais attendez, vous allez voir:

Je marchais sur la route, encore à une petite distance de mon champ, lorsque j'entendis derrière moi le bruit d'une voiture qui filait à fond de train.

Je me retournai et je reconnus l'équipage que je venais de voir devant la maison de M. Rablot.

Je me mis de côté pour laisser passer.

Les stores d'étoffe de la voiture étaient baissés, mais celui de mon côté avait un morceau déchiré qui pendait, découvrant une partie de la vitre.

La voiture passa rapidement, mais pas assez pour m'empêcher de jeter un coup d'œil à l'intérieur.

—Et vous avez vu?

—Une femme, qui tenait sur ses genoux un enfant qui avait l'air de dormir.

Mme Durand se dressa comme sous l'action d'une pile électrique.

—Ah! la gueuse, la scélérate! exclama-t-elle.

Les autres personnes se regardèrent.

—Bien sûr, monsieur le maire, ajouta le paysan, c'était le petit de Mme Clavière.

Il y eut un moment de silence.

—Sans aucun doute, reprit le maire, la femme n'était pas seule pour faire le coup, un homme était avec elle et le cocher est un troisième complice.

—Cela me paraît certain, dit le curé.

—Vous voyez que je ne me trompais pas, les scélérats sont loin maintenant.

—Au moins à quatre lieues d'ici, opina le paysan, si le cheval n'a pas ralenti sa marche.

—Et Mme Clavière est absente, fit le maire, ne pourrait-on pas la faire prévenir?

—Ah! la malheureuse, s'écria Mme Durand en agitant ses bras adessus de sa tête, elle ne reviendra que trop tôt.

—Mon devoir, monsieur le curé, reprit le maire, est d'informer immédiatement le parquet de Versailles de ce grave événement; c'est tout ce que je peux faire pour l'instant.

—Faites donc, monsieur le maire.

On donna au magistrat municipal du papier, une plume et de l'encre et, sur la table du salon, il écrivit son rapport au procureur impérial.

Le pli fut remis au garde champêtre, qui partit aussitôt pour Versailles.

En même temps que le maire et le curé, Mme Joubert se retira.

On avait adressé des paroles de consolation à Mme Durand et à Louise, mais les pauvres femmes ne pouvaient pas, ne voulaient pas être consolées.

Elles restèrent seules pour pleurer et gémir en face l'une de l'autre.

Dans la rue, en face de la maison, il y avait toujours un groupe de personnes qui gesticulaient et parlaient avec animation de l'enlèvement du petit André.

VII

UN AUTRE DRAME

Mme Clavière était arrivée à la maison maternelle à deux heures et demie.

Comme toujours, la mère Agathe était venue la recevoir au bas du perron.

Quand elles se furent assises dans le salon, la jeune femme sur un canapé, la religieuse dans un fauteuil, Mme Clavière s'empressa de demander des nouvelles des enfants.

—Il vont bien tous, nos chéris, répondit mère Agathe, et depuis trois jours nous avons un nouveau pensionnaire.

—Un petit garçon?

—Oui, madame, un joli petit garçon, qui est dans sa cinquième année.

—Ah! Et comment vous est-il venu?

—C'est une histoire navrante, votre cœur en sera douloureusement touché, et, comme nous, vous vous intéresserez au pauvre petit.

—C'est un abandonné?

—Hélas! oui, un abandonné et bientôt un orphelin, car sa malheureuse mère, a dit le bon docteur Abel, n'a plus que quelques jours à vivre.

—Alors c'est notre vieil ami qui vous a envoyé l'enfant?

—Non, madame.

—Permettez-moi de vous le dire, ma sœur, je ne comprends pas bien.

—Aussi je vais vous raconter ce qui s'est passé.

—J'écoute, ma sœur.

—Mardi soir, vers six heures, en sortant de la maison, après sa visite à nos enfants, notre jeune docteur trouva une femme jeune encore, assez convenablement vêtue, étendue tout de son long devant la grille et ne donnant plus signe de vie. La malheureuse tenait dans ses bras, serré contre sa poitrine, un enfant qui, après avoir beaucoup pleuré, sans doute, s'était endormi.

Tout d'abord, le docteur crut que la jeune femme avait cessé de vivre, mais l'ayant mieux examinée, il vit qu'elle respirait encore; toutefois il y avait urgence à lui donner les soins que son triste état réclamait.

L'enfant s'était brusquement réveillé et poussant des cris à fendre l'âme.

Le docteur sonna, la petite porte se rouvrit et il appela.

Nous accourûmes, trois de nos sœurs et moi.

Je pris le pauvre petit dans mes bras, pendant que les sœurs aidaient le docteur à relayer la malheureuse qui fut transportée ici, dans ce salon, et couchée provisoirement sur un matelas vite apporté par une converse.

—Vous l'avez gardée, n'est-ce pas? vous l'avez gardée?

—Oui, madame; l'humanité nous imposait le devoir de lui donner asile dans cette maison de paix et de consolation.

—Bien. Vous lui avez donné une chambre?

—La plus grande des deux chambres contigües à l'infirmerie des petits garçons.

—C'est bien elle qui est la mère de l'enfant?

—Oui, madame.

—Tout à l'heure, je ferai une visite à cette pauvre mère.

—Elle sait que vous venez aujourd'hui et elle vous attend, car j'ai dû lui promettre que vous la verriez.

—Ainsi, ma sœur, vous lui avez parlé de moi?

—J'ai cru devoir, pour la tranquilliser et dissiper ses inquiétudes mortelles, lui donner l'assurance que la fondatrice de notre œuvre, dont le cœur a reçu la grâce du Seigneur, s'intéresserait particulièrement à son enfant.

—C'est bien, ma sœur, veuillez reprendre votre récit.

—Le docteur s'empessa de donner des soins à la malheureuse et, au bout d'un certain temps, parvint à la rappeler à la vie. On la plaça dans un fauteuil où elle ne tarda pas à reprendre entière connaissance.

Son regard, encore voilé, cherchait autour d'elle.

Tout à coup elle laissa échapper un cri, voulut se dresser debout, mais retomba lourdement sur le fauteuil. Alors, les yeux étincelants de fièvre, elle tendit à son fils ses bras ouverts. C'était vers lui qu'elle avait voulu s'élançer.

Jusqu'alors j'avais retenu l'enfant près de moi ; le pauvre petit ne criait plus ; mais, avec de grosses larmes dans les yeux, il regardait sa mère avec une expression de douleur navrante.

Je lâchai sa petite main, qui tremblait dans la mienne, et aussitôt il bondit dans les bras de sa mère, qui l'étreignit fortement et se mit à le dévorer de baisers.

—Pauvre mère, pauvre petit ! murmura Mme Clavière en essayant ses yeux noyés de larmes.

—Le tableau était touchant et nous tirait des larmes, poursuivait la mère Agathe ; j'examinai plus attentivement la malheureuse et fus frappée de son air distingué ; malgré sa pâleur mate, son affreuse maigreur et son visage flétri, déjà sillonné de rides précoces, je pouvais juger, à la régularité, à la finesse des traits qu'elle avait dû être fort jolie. Les malheurs, les souffrances de toutes sortes l'ont à ce point vieillie que je lui donnais au moins trente-cinq ans, quand, en réalité, elle n'a que vingt-huit ans.

—« Cette femme est bien malade, me dit tout bas le docteur ; complètement épuisée, il n'y a plus en elle qu'un souffle de vie ; elle a beaucoup et longuement souffert, souffrances physiques et morales, celles-ci plus horribles que les autres ; c'est un cœur meurtri, déchiré, une âme brisée ; la malheureuse n'a pas toujours mangé quand elle avait faim ; ce soir elle est tombée d'inanition peut-être n'a-t-elle pas mangé depuis quarante-huit heures. »

—Oh ! fit Mme Clavière.

—Hélas ! madame, c'était la vérité.

—C'est affreux.

—Immédiatement, je fis apporter un bol de bouillon gras que le docteur lui fit prendre lentement, par cuillerées. On avait aussi donné à manger à l'enfant, qui mordait à belles dents dans son pain et un morceau de viande.

Du regard, la mère nous remerciait. Et avec quelle expression de reconnaissance !

Entre deux cuillerées de bouillon, elle regardait son fils et, le voyant manger de si bon appétit, ses traits s'animaient et un sourire intraduisible glissait sur ses lèvres pâles.

Avant de nous quitter, le docteur nous dit :

—« Dans deux heures elle pourra manger un œuf sur le plat, une aile de poulet et boire un verre de vieux bordeaux. »

Ne voulant pas la séparer de son fils, nous avons mis dans sa chambre un petit lit pour l'enfant. Le cher petit est très sage, très obéissant, d'une grande sensibilité et paraît doué d'une rare intelligence. En ce moment, il est dans la cour et joue avec ses futurs petits camarades.

Mercredi et jeudi, notre malade était si faible qu'elle ne pouvait pas parler. Cependant, grâce aux soins qui lui furent donnés, elle a repris un peu de force. Jeudi soir elle a pu causer une minute avec M. Chevriot et hier, dans la journée, elle a répondu à quelques questions que je lui ai adressées.

Sentant qu'elle n'avait plus longtemps à vivre, elle se demandait avec effroi ce que deviendrait son enfant quand elle n'y serait plus : elle frissonnait en pensant qu'il serait conduit chez un commissaire de police qui l'enverrait à la grande maison des enfants assistés.

Malade depuis très longtemps déjà, son mal s'aggrava et il ne lui fut plus possible de travailler. En retard de deux termes de loyer, elle fut expulsée par un propriétaire sans pitié, qui s'empara d'une partie de son mobilier ; elle vendit le reste et se réfugia dans une chambre d'hôtel, un trou presque noir, au cinquième étage.

Elle avait quelques reconnaissances du Mont-de-Piété, provenant de divers objets engagés l'année précédente, elle les vendit afin de ne pas voir son enfant mourir de faim. Mais le produit de la vente des reconnaissances s'en alla vite. Elle n'avait plus de linge, plus rien ; il ne lui restait qu'une robe pour se vêtir. Elle était au dernier échelon de la misère.

On lui parla alors de la maison hospitalière de Boulogne, et elle se dit : «—Je donnerai mon enfant à ces bonnes religieuses, et moi, tranquillisée sur le sort du cher innocent, je m'en reviendrai ici pour y mourir de douleur et de faim. »

Le lundi et le mardi elle n'avait pas mangé, n'ayant plus rien pour acheter du pain à l'enfant.

Elle sortit de sa chambre à deux heures de l'après-midi et se dirigea vers Boulogne, tantôt portant le petit, tantôt le faisant marcher quand elle-même sentait ses jambes fléchir.

Mais de la rue Saint-Maur, où elle demeurait, à Boulogne, la route est longue. Quand elle arriva en vue de notre maison, elle n'en pouvait plus ; elle avançait en chancelant, tenant son enfant par la main, le traînant presque, tellement les jambes du pauvre petit étaient lasses.

Elle vint jusqu'à la porte et n'eut pas la force de lever la main pour sonner.

Depuis un instant l'enfant pleurait et ne cessait pas de crier : «—Maman, maman, prends-moi ! »

Pour le consoler, elle le prit. Au même instant elle eut un étourdissement, sa vue s'obscurcit, ses oreilles bourdonnèrent et elle tomba à l'endroit où, quelque temps après, le docteur la trouva.

La mère Agathe cessa de parler.

Pendant quelques instants Mme Clavière resta immobile, la tête inclinée, ayant l'air de réfléchir profondément.

Elle songeait sans doute à cette implacable fatalité qui poursuit à outrance, sans répit, ceux qu'elle a choisis pour victimes.

—Ah ! ma sœur, dit-elle en relevant la tête, il y a de bien grandes misères sur la terre.

—Hélas ! fit la religieuse en joignant les mains.

—Ma sœur, reprit la jeune femme, avant de faire une visite à la mère, je désire voir l'enfant ; veuillez, je vous prie, me le faire amener.

La supérieure se leva, sortit du salon et reparut au bout d'un instant, tenant le petit garçon par la main.

Mme Clavière le fit placer devant elle, et, très émue, le regarda silencieusement. Ensuite, prête à pleurer, elle l'attira dans ses bras et lui mit un baiser sur le front.

—Comment t'appelles-tu, mon cher petit ? lui demanda-t-elle.

—Je m'appelle Edouard.

—Aimes-tu bien ta maman ?

—Oh ! oui, je l'aime bien, ma maman.

Puis tristement il reprit :

—Elle est malade, maman.

—Veux-tu que nous allions la voir ?

—Oui, oui ! s'écria l'enfant.

Mme Clavière se leva et, prenant la main du petit :

—Eh bien, viens, dit-elle.

La religieuse les accompagna jusqu'à la porte de la chambre de la malade, qu'elle ouvrit ; et après avoir dit : — Veuillez entrer, madame, elle s'éloigna.

L'enfant s'était élançé vers le lit de sa mère ; celle-ci allongea ses bras décharnés et aida le petit à grimper sur le lit où il se blottit aussitôt comme le jeune oiseau frileux qui ne se sent bien que sous l'aile protectrice de sa mère.

Mme Clavière s'était approchée du lit sous les yeux ardents de la malade qui la dévisageait sans chercher à dissimuler sa surprise.

—Madame, prononça Mme Clavière, on m'a dit que vous m'attendiez.

La femme fit un effort et se souleva.

—Quoi ! s'écria-t-elle, c'est vous, madame, qui êtes la fondatrice de cette maison bénie !

—Quelques bons amis m'ont aidés dans cette œuvre.

La malade tourna ses yeux vers le ciel.

—Oh ! fit-elle, si jeune et faire tant de bien ! Mon Dieu, je vous remercie d'avoir fait naître des créatures à votre image !

Elle resta un instant silencieuse, puis, arrêtant son regard sur Mme Clavière, elle reprit :

—Dieu, madame, vous a donné la beauté de ses anges et vous devez en être un qu'il a fait descendre sur la terre pour rassurer les inquiets, soulager les souffrants, consoler les désolés. Ah ! madame, qu'il vous y laisse longtemps, qu'il vous conserve à ces pauvres enfants dont vous voulez bien être la mère !

Mme Clavière lui avait pris la main. Cette main était brûlante de fièvre.

—Si Dieu me rappelait à lui, répondit la jeune femme avec émotion, mon œuvre ne serait pas détruite : le sort des enfants de cette maison est assuré.

—Et vous acceptez mon petit Edouard ! Ah ! dites moi qu'on le gardera ici !

—Votre enfant, madame, est de la maison depuis le jour où il y est entré ; vous seule avez le droit de l'en faire sortir, de le reprendre.

—Oh ! le reprendre, fit-elle d'un ton douloureux, ce serait donc pour l'emporter avec moi dans la tombe !

—De grâce, madame, éloignez de vous la pensée de la mort.

—Je dois, au contraire, l'avoir constamment cette pensée, car mes jours sont comptés.

—Non, non ; vous serez bien soignée ici, on vous guérira.

—Je ne peux plus me faire illusion, répliqua-t-elle en secouant la tête, je sens bien que ma vie s'en va.

Soudain ses traits s'animent et ses prunelles brillantes parurent se dilater.

—Madame, reprit-elle, d'une voix suppliante, permettez-moi de vous recommander mon enfant ; c'est pour cela que j'ai si vivement désiré vous voir. Ah ! au nom de ce que vous aimez le plus au monde, promettez-moi, madame, de veiller sur mon fils, promettez-moi de ne jamais l'abandonner.

Mme Clavière ne put s'empêcher de tressaillir ; on évoquait son amour pour son fils ! Et à cette femme, à cette inconnue qui venait de faire vibrer en elle la corde maternelle, elle répondit :

—Je veillerai sur votre fils, je suivrai ses pas dans la vie et je vous promets plus encore : je l'aimerai !

Le visage de la malade devint rayonnant.

—Ah ! s'écria-t-elle avec exaltation, le Dieu de miséricorde et de bonté a entendu ma prière et l'a exaucée... Merci, madame, merci ; vos paroles sont le viatique que j'attendais... Maintenant, je vais pouvoir mourir tranquille. Ah ! pourquoi ne puis-je descendre de ce lit pour tomber à vos genoux !

—Calmez-vous, lui dit doucement Mme Clavière, cette agitation vous est nuisible, elle épuise vos forces.

—Et j'en ai besoin pour parler encore. Madame, c'est la bonté de Dieu qui est en vous. Vous me traitez comme votre égale, et pourtant je ne suis qu'une malheureuse, ramassée par charité, une inconnue pour vous.

—Vous êtes mère, vous aimez votre enfant ; cela me suffit, je vous connais.

—Voilà la charité dans ce qu'elle a de plus élevé. Mais il faut, madame, il est nécessaire, peut-être dans l'intérêt de mon enfant, que vous me connaissiez mieux ; je vais vous dire ce que j'ai été avant d'être la malheureuse que je suis aujourd'hui.

.....
Après s'être un instant recueillie, la malade poussa un long soupir et reprit la parole.

—Mon prénom est Marceline, je suis née à Bordeaux et j'appartiens à une ancienne famille de négociants en vins et spiritueux, honorablement connue dans la Gironde.

Mon père se nommait Antoine Rondac. C'était un brave et honnête homme qui, ayant à cœur de bien faire ses affaires, travaillait beaucoup. Presque pauvre, il avait commencé mo-

destement ; mais il était estimé, la clientèle lui était venue et il se voyait sur le chemin de la fortune.

Il avait pour ma mère, qui le secondait dans son travail, une grande affection, et il adorait ses deux filles, car j'ai une sœur de huit ans de moins âgée que moi.

Après avoir fait ma première communion, à onze ans, je fus placée dans le meilleur pensionnat de la ville où une éducation convenable me fut donnée et où j'acquis en même temps une instruction suffisante.

Mais le malheur allait nous frapper cruellement. Je venais d'avoir mes quinze ans lorsque ma mère mourut après quelques jours de maladie seulement. Ce fut un très grand chagrin pour mon père qui, bientôt ne s'occupait plus activement de son commerce. Ma mère, qui avait été son guide et son plus sûr conseiller, n'étant plus là pour l'arrêter, il se lança dans des spéculations hasardeuses qui tournèrent mal. Non seulement la prospérité de notre maison avait disparu, mais, rapidement, et sans qu'il pût remonter le courant qui l'entraînait, mon malheureux père marchait vers la ruine.

La mort de ma mère nous avait été fatale.

J'étais arrivée à dix huit ans et depuis un an j'avais quitté le pensionnat où ma sœur m'avait remplacée.

Le jour arriva où mon père fut à bout ; impossible d'éviter la faillite ; il allait être forcé de déposer son bilan après avoir constaté que le chiffre de l'actif était très inférieur à celui du passif.

Le désespoir s'empara de lui et dans un moment d'égarement, de folie, il se brûla la cervelle.

—C'est horrible ! prononça Mme Clavière.

—Oui, madame, horrible. Ce fut moi qui aidai à relever le malheureux couvert de sang, le crâne ouvert. Je frissonne à ce souvenir.

Après une pause, elle continua :

—Ma sœur Antoinette et moi étions orphelines et ruinées, car les créanciers s'emparèrent de tout et il ne nous resta que notre linge et nos effets d'habillement.

Nous avions un oncle maternel, M. Robert Teissier, également négociant en vins à Bordeaux, mais qui, plus heureux que mon père, faisait depuis vingt ans de très brillantes affaires. D'abord il avait épousé une jeune fille qui lui avait apporté en dot, outre une forte somme d'argent comptant, le beau vignoble de la Tour-Vauret dans le Haut-Médoc ; ensuite deux héritages qu'il avait recueillis, au détriment de sa sœur, disait-on, lui avaient permis d'étendre ses opérations dans toute l'Europe et jusqu'en Amérique.

Ses chais étaient les plus grands et les plus riches de la ville. Il possédait plusieurs navires qui étaient constamment sur mer chargés de barriques. Enfin on le disait plusieurs fois millionnaire.

Sa femme, qui avait beaucoup contribué à l'enrichir, était morte sans enfant après avoir testé en sa faveur, ce qu'elle avait pu faire n'ayant plus aucun proche parent, et trois ans après il s'était remarié, à quarante-six ans, avec une jeune fille absolument sans fortune, mais qui avait vingt ans et la beauté du diable.

Ma tante Teissier — la première — était une excellente personne ; elle avait de l'amitié pour ma mère et une grande affection pour ma sœur et moi. Bien certainement, si elle avait vécu, elle aurait exigé de son mari qu'il sauvât mon père ! Hélas ! le proverbe le dit : " Les bons s'en vont. " La seconde Mme Teissier ne ressemblait en rien à la première dont elle avait pris la place, et si mon oncle avait eu l'intention de venir au secours de son beau-frère, elle l'en aurait empêché. Le malheureux était et doit être encore si complètement dominé par cette femme impérieuse, volontaire et acariâtre qu'il n'est plus rien dans sa maison ; il faut qu'il voie comme elle et dise comme elle, qu'il veuille ce qu'elle veut ; c'est à ce point que elle lui ferait trouver rouge ce qui est de couleur blanche.

Notre oncle Teissier devint notre tuteur, et comme sa femme et lui, à cause du monde, ne pouvaient pas nous abandonner à la charité publique, ils me firent venir chez eux et continuèrent à payer les trimestres de la pension d'Antoinette.

Ce qu'une pauvre fille sans soutien, sans défenseur peut souffrir, je l'endurai auprès de ma tante ; elle fit de moi son souffre-douleur ; à chaque instant elle me faisait cruellement sentir que j'étais à sa charge et cependant je m'efforçais de me rendre utile dans la maison où l'on m'employait comme une domestique. Hélas ! les domestiques étaient mieux traités que moi et j'enviais leur sort.

Tout en moi déplaisait à ma terrible tante. J'étais assez jolie, elle prétendait que j'étais au contraire laide. La Guenon était un des noms qu'elle aimait me donner. J'avais une certaine instruction, mais pour elle j'étais une buse. Je jouais assez bien du piano ; ce n'était pas vrai, je tapotais sur les touches comme une idiote, je ne connaissais même pas mes notes. Je ne savais dire, je ne savais rien faire, je n'étais qu'une propre à rien.

Je ne savais rien faire parce que tout ce que je faisais était mal quand même. Je ne savais rien dire parce que j'ouvrais la bouche, on m'ordonnait brutalement de me taire ; j'étais condamnée à un mutisme absolu.

Dans les commencements, croyant devoir à ma tante de la reconnaissance, je me montrai soumise, prévenante et sincèrement affectueuse. — "C'est de l'hypocrisie, de la fausseté, disait Mme Teissier en me repoussant." Elle me fit ainsi rudement comprendre que je ne parviendrais jamais à conquérir son affection. Loin de là, tout ce que j'avais fait et essayais de faire encore pour lui être agréable ne servait qu'à augmenter la haine qu'elle m'avait vouée.

— Oui, elle me haïssait. Pourquoi ? Parce que j'étais plus jeune, plus jolie qu'elle et que les personnes qui venaient à la maison me remarquaient, me complimentaient ; parce que j'étais instruite et qu'elle était ignorante ; parce qu'elle était rousse et que j'avais les cheveux noirs.

Jalouse de moi, sa jalousie avait fait naître sa haine.

J'avais la taille svelte, élancée, gracieuse, aussi me faisait-elle faire des robes dans lesquelles je ressemblais à un magot. Et elle s'écriait, me montrant à sa femme de chambre ;

— "Voyez donc ça, comme c'est fagoté !"

Elle ne me maltraitait pas seulement par des paroles ; souvent, pour un oui, pour un non, pour rien elle me frappait. Je n'avais qu'une ressource : me retirer à l'écart, dans un coin sombre, pour pleurer. A qui pouvais-je confier mes peines ? Mon oncle ne voyait rien, n'entendait rien ou plutôt, il laissait faire. Si je m'étais plainte à lui, il m'aurait donné tort.

Par contre, ma sœur était la chérie de Mme Teissier, qui l'appelait l'enfant de son cœur. Elle portait Antoinette aux nues, elle en était coiffée. Elle avait une intelligence rare, beaucoup d'esprit ; elle était gracieuse, charmante, adorable. Il n'y avait jamais rien d'assez beau pour elle, et quand Mme Teissier se mettait à l'embrasser, ça n'en finissait plus.

Pour l'avoir constamment auprès d'elle et toute à elle, elle l'avait retirée du pensionnat et la faisait instruire à la maison par des professeurs du lycée, sans compter une institutrice à demeure qu'elle lui avait donnée.

— Comme la première Mme Teissier, elle était sans enfant et n'espérait plus en avoir. Elle disait à tous ceux qui voulaient l'entendre : — "Antoinette est ma fille, je l'ai adoptée." Et mon oncle répétait : — "Antoinette est notre fille, nous l'avons adoptée."

Oh ! je n'étais pas jalouse de l'affection dont ma sœur était l'objet ; j'étais heureuse, au contraire, de la voir ainsi choyée, caressée, mise dans du coton. Mais une grande douleur, la plus cruelle de toutes m'était encore réservée : je m'aperçus que ma sœur ne m'aimait pas. Sous l'influence funeste de Mme Teissier, elle me traitait moi, sa sœur et son aînée, comme une servante de basse-cour, avec hauteur et arrogance ; dans ses paroles et son attitude il y avait du dédain et plus encore que du dédain, une sorte de mépris.

Mme Teissier avait versé goutte à goutte le poison de sa haine dans l'âme d'Antoinette ; elle m'avait aliéné le cœur de ma sœur.

— Mais c'est monstrueux, cela ! s'écria Mme Clavère.

— Pourtant, madame, Antoinette n'était pas née méchante, elle m'avait aimée ; j'en suis encore à me demander comment on a pu, si facilement et si vite, la détourner de sa sœur qui avait toujours eu pour elle une si vive tendresse.

Après un moment de silence, la malade continua :

— J'étais arrivée à l'âge de vingt et un ans.

Mon oncle avait parmi ses employés un jeune homme de vingt-neuf ans appelé Ernest Lebel. Nous nous voyions assez souvent et je m'étais aperçue qu'il me prenait en pitié et s'indignait des odieux traitements qu'on me faisait subir. Je me sentis attirée vers lui comme lui-même était attiré vers moi. Nous nous aimâmes. Le jour où il me fit l'aveu de son amour je mis ma main dans la sienne et lui répondis :

— "Je serai heureuse d'être votre femme, car je vous aime. Demandez-moi à mon oncle."

Il fit sa demande le jour même. Le lendemain, Mme Teissier m'ordonna de faire un paquet de mes hardes et de sortir au plus vite de la maison. Elle ne voulait pas, ajouta-t-elle, avoir plus longtemps chez elle une dévergondée de mon espèce. J'étais chassée, chassée comme une voleuse ou une fille de rien ; mais c'était une délivrance.

Ernest me donna une lettre pour sa tante, vieille dame qui demeurait à Orléans, et l'argent qui m'était nécessaire pour le voyage. J'arrivai à Orléans où quelques jours après mon fiancé vint me retrouver. Mon oncle ne l'avait pas congédié ; au contraire il voulait, lui ou plutôt sa femme, le garder en doublant ses appointements ; c'était Ernest qui avait donné sa démission.

Il m'apprit pourquoi Mme Teissier avait été si furieuse de sa demande en mariage. Elle avait trouvé le commis de son mari fort à son goût ; elle était allée jusqu'à le recevoir dans son salon, à sa table, se berçant de l'espoir qu'elle le verrait souvent.

Dans son entourage tout le monde savait qu'elle traitait indignement l'homme à qui elle devait tout et qui n'avait commis qu'une grosse faute : celle de l'épouser.

Mon fiancé et moi nous écrivîmes à mon oncle une lettre respectueuse pour le prier de nous donner, en sa qualité de tuteur, son consentement à notre mariage.

Pendant quinze jours nous attendions vainement une réponse. Nous renouvelâmes notre demande et quinze jours s'étaient encore écoulés dans une inutile attente, je fis une première sommation légale. Cette fois, mon oncle ne fit plus la sourde oreille, et sans attendre la seconde sommation, contraignit et força, il m'envoya son consentement.

Il prit même la peine de m'écrire, probablement sous la dictée de sa femme. Il me disait que je pouvais faire tout ce que je voulais, que, dans aucun cas, je n'avais plus à compter sur lui et que je n'étais plus de sa famille.

Comme vous le voyez, madame, la haine de Mme Teissier ne cessait pas de me poursuivre.

Je me mariaï et l'année suivante je donnai le jour à cet enfant, mon Edouard.

Nous étions à Paris où mon mari avait trouvé un emploi. Il gagnait deux cents francs par mois, c'était assez. Après nous être convenablement meublés et avoir acheté à peu près tout ce qui nous était nécessaires, étant tous deux très économes, nous espérions pouvoir mettre chaque mois un peu de côté. Ah ! nous ne voyions pas l'avenir en noir ; nous nous aimions, nous adorions notre bébé, nous étions heureux.

Mais hélas ! pour tous la vie a ses mécomptes. Un jour mon mari s'alita ; la maladie qui se déclara était une fluxion de poitrine. Jour et nuit, pendant deux longs mois, je le soignai. Il guérit et reprit son travail. Malheureusement quelques mois plus tard il eut un refroidissement.

— "Ce n'est qu'une courbature, disait-il, un petit rhume."

Et il ne cessa pas d'aller à son bureau.

Au bout de quelques temps, le voyant désespérer et tousser d'une façon alarmante, je consultai un médecin. Il n'osa pas me dire quel était le mal qui tuait lentement mon mari, mais je l'avais deviné : le père de mon enfant était phthisique.

Aussi longtemps qu'il put se traîner, il fit son devoir chez son patron ; coûte que coûte, il fallait gagner le pain quotidien. Mais cette affreuse maladie, qui ne pardonne jamais, faisait des progrès rapides. A la fin tout travail lui devint impossible. Son emploi fut donné à un autre. Il vécut six mois encore, six mois de souffrances et de misère.

Cependant je m'étais mise à travailler ; on me donnait des ouvrages de couture à faire chez moi, ce qui me permettait d'être constamment près de mon mari, de le soigner. Je gagnais en moyenne deux francs par jour, en veillant fort tard. Mais qu'était-ce que cela pour une femme et un enfant avec un malade ? Ma santé s'affaiblissait, je m'épuisais.

Quand je vis approcher le dénouement fatal, j'écrivis à mon oncle ; je le suppliai de me donner un secours. Il ne me répondit même pas. Alors j'écrivis à ma tante et ensuite à ma sœur. Rien. Ah ! c'était bien vrai, je n'étais plus de leur famille, j'étais maudite !

J'engageai au Mont-de-Piété les quelques bijoux que je possédais pour faire enterrer mon pauvre mari. C'était l'année dernière, à la chute des feuilles.

Quel hiver mon enfant et moi avons passé ! Jamais de feu et souvent pas de pain. Et dans un travail ingrat j'usais ma vie, ma pauvre vie que je savais si précieuse pour mon enfant ! Il ne me reste plus qu'à vous dire, madame, comment et pourquoi mon fils et moi sommes ici.

— Ne vous fatiguez pas inutilement, ce que vous avez à me dire encore, je le sais, sœur Agathe me l'a appris. Mais quand expulsée de votre logis, vous vous êtes trouvée dans cette épouvantable détresse, n'avez-vous donc pas fait une nouvelle tentative auprès de vos parents afin de les apitoyer sur votre malheureux sort ?

La malade eut un sourire amer.

— J'ai encore écrit trois lettres à quelques jours de distance, répondit-elle.

— Et on ne vous a pas répondu ?

— Rien.

— C'est odieux !

— Mon oncle, ma tante et ma sœur ont un morceau de marbre à la place du cœur. Ah ! madame, s'écria-t-elle avec une flamme dans le regard, même s'ils le réclamaient, qu'on ne leur donne pas !

— Soyez tranquille, vous nous avez confié votre cher petit, nous le garderons et il restera ici jusqu'au jour où il sera placé dans une maison sûre où il apprendra à travailler afin d'être plus tard un homme utile. Et puis je tiendrai la promesse que je vous ai faite, si Dieu ne me rappelle pas trop tôt à lui, je veillerai sur l'avenir de votre fils et l'aiderai à tracer son chemin dans la vie.

Marceline Lebel saisit une des mains de Mme Clavière et la porta pieusement à ses lèvres. Le petit Edouard, qui était resté assez longtemps appuyé sur ses coudes, ses grands yeux intelligents fixés sur la dame en noir, venait de s'endormir, la tête posée sur le sein de sa mère.

Celle-ci tira de dessous son oreiller une enveloppe cachetée qu'elle tendit à Mme Clavière, en disant :

— Veuillez prendre ceci, madame.

— Qu'est-ce ?

— Un papier que j'avais préparé avant de me rendre à Boulogne et que je pensais remettre à la personne qui recevrait mon enfant. Sur ce papier, madame, j'ai écrit des indications qui, plus tard, pourront être utiles à mon fils. Je dis que sa naissance a été inscrite sur le registre de l'état civil de la mairie du XI^e arrondissement, qu'il a été vacciné ; je fais connaître l'église où il a été baptisé. Ensuite je nomme tous les membres de sa famille :

Son père, Jules-Ernest Lebel.

Moi, Edmée-Marceline Lebel, née Rondac.

Mon père, Edouard-Antoine Rondac.

— Ma mère, Jeanne-Eugénie Rondac, née Teissier.

Mon oncle, Robert Teissier.

— Ma tante, Adèle Teissier, née Lubert.

Ma sœur, Julie-Antoinette Rondac.

J'ajoute que ces derniers demeurent actuellement à Bordeaux. Je ne dis pas autre chose ; rien de ma malheureuse histoire, rien sur la situation de fortune de mes parents. Si mon fils a besoin de savoir un jour de quel famille il sort, ce papier pourra alors lui être remis et il sera renseigné.

Et si encore un jour, madame, vous jugez utile de lui faire connaître les malheurs de sa mère, vous pourrez lui raconter l'histoire de ma vie, qui aura été, hélas ! si courte pour moi.

Mme Clavière glissa le papier dans le corsage de sa robe.

Elle resta quelques instants encore avec la malade, puis elle l'embrassa et mit un baiser sur le front du petit Edouard, sans le réveiller, avant de les quitter pour aller faire, comme d'habitude, sa visite aux petits garçons et aux petites filles de la maison maternelle. Il était près de six heures lorsqu'elle sortit de l'établissement, péniblement impressionnée, et remonta dans son coupé pour revenir à Vauresson.

Elle se disait :

— Le docteur Abel ne lui donne plus que quelques jours à vivre, peut-être ne la reverrai-je plus. Pauvre mère ! Oh ! oui, je veillerai sur ton fils ! Tu peux mourir en paix !

VIII

NUIT BLANCHE

Il y avait encore dix ou douze personnes dans la rue, devant la propriété de Mme Clavière ; elles s'écartèrent pour permettre à la voiture de s'avancer contre le trottoir.

Pinguet, fort surpris de ce rassemblement, sauta à bas de son siège et ouvrit la portière du coupé ; la jeune femme, également étonnée, mit pied à terre. Les femmes la saluèrent en inclinant la tête, les hommes se découvrirent. Elle vit, en répondant à ces saluts, que ces gens étaient tristes et avaient l'air embarrassés. Elle allait sonner à la petite porte lorsqu'elle reconnut, en avant du groupe, la femme d'un ouvrier carrier qu'elle avait secourue pendant une assez longue maladie de son mari. Elle s'approcha de la femme.

— Que se passe-t-il donc ? lui demanda-t-elle ; pourquoi tout ce monde est-il ici ?

— Nous parlions du grand malheur.

— Un grand malheur, dites-vous ?

— Hélas !

— Quel est donc ce malheur ?

— Votre petit garçon... commença la femme.

Mme Clavière pâlit et ses traits se décomposèrent. Elle saisit violemment le bras de son interlocutrice, et d'une voix vibrante, les yeux démesurément ouverts :

— Mon Dieu, exclama-t-elle, qu'est-il arrivé à mon enfant ?

La femme voulut répondre, sa voix s'étouffa dans un sanglot.

Alors un homme, sa casquette à la main, s'avança et dit :

— Des malfaiteurs sont entrés dans votre jardin et ont volé votre petit.

La pauvre mère poussa un cri rauque et chancela comme si elle avait reçu un coup de marteau sur la tête.

Pinguet n'eut que le temps de se précipiter pour la recevoir dans ses bras.

Mais presque aussitôt elle se redressa forte, énergique, le regard flamboyant.

La porte venait de s'ouvrir. Mme Durand pâle, tout en larmes, se soutenant à peine, était sur le seuil.

Mme Clavière se tourna vers les paysans, agita sa main en signe d'adieu et marcha vers sa maison d'un pas rapide, suivie de sa vieille servante. Dans le salon, Louise tomba à ses genoux en sanglotant.

— On m'a pris mon enfant, dit-elle d'une voix sourde ; Louise, est-ce que vous êtes coupable ?

— Oh ! non, madame, je vous le jure !

— Alors vous n'avez pas à être à mes genoux, relevez-vous et dites-moi comment des misérables ont pu, sous vos yeux, s'emparer de mon enfant.

Louise se releva et debout devant sa maîtresse, droite, raide, immobile, les bras ballants, elle raconta ce qui s'était passé.

La jeune femme écouta sans faire un mouvement, sans prononcer une parole. Ses yeux restaient secs, brillants; seul, un imperceptible frémissement des lèvres trahissait les déchirantes angoisses de son âme.

Mme Durand la contemplant avec une sorte de stupor, étouffée de son calme apparent.

La mère devina la pensée de sa fidèle domestique.

— Ah! oui, dit-elle de sa voix rauque et avec un accent que la plume ne saurait rendre, vous êtes surprise de ne pas entendre mes sanglots, de ne pas me voir abîmée dans une crise de désespoir. Eh bien, je ne peux pas pleurer!... Des cris, des larmes, gémisséments, à quoi cela servirait-il? Mais ma douleur n'en est pas moins horrible, mon désespoir n'en est pas moins grand.

Son regard prit soudain une expression terrible, et d'une voix stridente elle s'écria :

— Demandez donc à la lionne ce qui se passe dans ses entrailles de mère quand, rentrant dans sa tanière, elle ne retrouve plus ses lionceaux qu'on lui a pris. Tout d'abord elle rugit, puis les poils hérissés, elle s'élançe, elle bondit à la poursuite des ravisseurs. Malheur à eux si elle les rejoint : elle les déchire, les broie, les met en pièces.

A cet instant je ressemble à la lionne du désert; c'est la même fureur la même rage qui grondent en moi. Ah! je les retrouverai les misérables, les bandits qui m'ont pris mon enfant; alors j'aurai les dents terribles de la lionne et ses griffes sanguinaires; je serai sans pitié, j'aurai la férocité de la bête de l'Atlas!

Sa poitrine était haletante; mais le front haut, elle paraissait avoir grandi et était superbe de force et d'énergie.

A ce moment on frappa légèrement à la porte du salon.

Sur un signe de sa maîtresse, Mme Durand ouvrit. C'était Pinguet.

— Madame, dit-il, avant de m'en retourner, j'ai pensé que vous pouviez avoir des ordres à me donner et je viens...

La jeune femme passa à plusieurs reprises ses mains sur son front mouillé d'une sueur froide.

— Ah! oui, ah! oui, fit-elle. Je vous avais oublié, mon pauvre Pinguet, et vous pensiez à moi, vous. Savez-vous comment a eu lieu l'enlèvement de mon enfant?

— Un homme du pays vient de me tout raconter. Il paraît que les scélérats ont endormi l'enfant au moyen d'un narcotique, puisque dans la voiture il dormait sur les genoux d'une femme.

— Oui, ils l'ont endormi, il le fallait pour l'empêcher de crier, d'appeler à son secours. Pinguet, mon ami, vous avez bien fait de ne pas partir sans m'avoir vue. Dès ce soir, si vous le pouvez, vous irez trouver M. le docteur Chevriot d'abord, et ensuite M. Mabillon et vous leur ferez connaître le malheur dont je suis frappée. Ils sauront mieux que moi ce qu'il y a à faire pour retrouver mon enfant, et ils agiront.

— Ce soir même vos ordres seront exécutés, répondit Pinguet.

Et il se retira.

— Si madame veut se mettre à table, dit Mme Durand, je vais lui servir son dîner.

Mme Clavière regarda fixement la cuisinière et haussa les épaules.

— Ah! fit-elle, d'un ton amer, vous me proposez de manger! Vous me connaissez bien, pourtant. Est-ce que j'ai faim? Est-ce que je pourrais seulement ouvrir la bouche pour avaler une cuillerée de potage, dites? Oh! manger, manger! Vous n'avez plus rien à me dire maintenant laissez-moi, je veux être seule.

Les deux femmes sortirent, baissant la tête.

La pauvre mère monta dans sa chambre et tomba lourdement sur un fauteuil. Elle avait la poitrine gonflée, la gorge serrée, elle étouffait. Tout à coup une réaction se fit; des sanglots trop longtemps contenus s'échappèrent et les larmes jaillirent. Ce fut un soulagement.

Cette crise de larmes passée, tenant entre ses mains sa tête brûlante, elle parvint à mettre de l'ordre dans ses pensées et put enfin réfléchir.

Pourquoi lui avait-on pris son enfant? Evidemment cet enlèvement, ce crime avait été prémédité et depuis longtemps, peut-être. Donc, les misérables avaient un but. Lequel? Elle cherchait et ne trouvait pas. Cette femme et ses complices avaient-ils été payés pour enlever l'enfant? C'était supposable; mais par qui? Elle le cherchait encore et ne trouvait pas.

Elle se demanda si l'on était capable de faire du mal à son cher petit; mais elle repoussa vite cette horrible pensée. Est-ce qu'il est possible que des hommes, même parmi les plus méchants, puissent faire du mal à un enfant, à un innocent? Non, non, se disait-elle, — et elle se sentait ainsi rassurée, — on ne prend pas un enfant à sa mère pour le tuer ou pour le torturer. Elle pensait, au contraire, qu'on le traiterait avec douceur. C'était d'après son cœur qu'elle jugeait du cœur des autres.

Parmi les ravisseurs il y avait une femme, cette femme sur les genoux de laquelle on avait vu l'enfant endormi; eh bien, elle en était contente. Une femme, quelle qu'elle soit, a toujours du bon en elle, celle-là aurait soin de son enfant, le protégerait et, au besoin, le défendrait.

Elle était, d'ailleurs, fermement convaincue qu'on ne tarderait pas à lui ramener son cher petit ou qu'elle le retrouverait, dut-elle mettre sur pied tous les agents de la police et dépenser en recherches un, deux et trois millions.

Mais — elle en revenait toujours là, — pourquoi lui avait-on pris son enfant?

Une idée étrange, folle, traversa son cerveau.

Son fiancé, le comte de Rosamont, avait découvert cet enfant, et était devenu jaloux du bonheur de la mère; il avait voulu lui prendre son enfant.

Elle s'était dressée debout éperdue, les yeux hagards. Et prenant cette vision imaginaire pour la réalité :

— Oh! s'écria-t-elle, farouche, il me le rendra, il faudra bien qu'il me le rende!

Mais presque aussitôt, secouant la tête :

— Je suis folle! murmura-t-elle.

Elle retomba sur son siège et au bout d'un instant elle reprit :

— Le comte de Rosamont m'a depuis longtemps oubliée et, d'ailleurs, personne n'aurait pu lui dire que j'ai un enfant. Et puis, quand bien même il connaîtrait l'existence de mon enfant, qu'est-ce que cela pourrait lui faire?

Ah! la douleur m'égaré, trouble ma raison.

Oh! non, Dieu ne voudrait pas que je devinsse folle!

Elle eut comme un frisson, se secoua violemment et de nouveau s'écria :

— Mais qui donc, qui donc m'a volé mon enfant?

Une autre idée lui vint! Et cette fois elle touchait juste.

Si c'était une vengeance!

Une vengeance! Et qui donc avait à se venger d'elle?

Elle tressauta et poussa un cri terrible.

Sa physionomie exprimait une indicible épouvante.

Joseph Gallot, son oncle, venait de se présenter à ses yeux tel qu'elle l'avait vu, après le coup de ciseaux dans l'œil, se roulant, se tordant dans les horribles convulsions de la douleur.

Elle avait bondi sur ses jambes et tournait autour de la chambre, se heurtant aux meubles, comme le fauve captif dans la cage de fer.

Elle se rappelait que l'ancien serrurier avait cherché à savoir où elle demeurait lors d'une visite qu'elle avait faite à ce sujet à Charlotte Pinguet.

Elle n'avait pas oublié ces paroles de Charlotte :

"Ton oncle est ton pire ennemi, tu dois constamment te défier de lui."

L'auteur de l'enlèvement, c'était ce misérable, ce ne pouvait être que lui.

Oui, c'était bien une basse et lâche vengeance cet homme.

Elle s'arrêta brusquement, et d'une voix étranglée :

—L'infâme, le monstre, il est capable de martyriser mon enfant, exclama-t-elle.

Maintenant elle n'essayait plus de se rassurer, d'horribles craintes l'assiégeaient.

—Et pourtant, se dit-elle au bout d'un instant, si je me trompais !

Pouvait-elle porter plainte contre l'ancien serrurier, l'accuser, sans être bien sûre, sans avoir des preuves, tant qu'il lui resterait un doute, si faible qu'il fût ?

Elle connaissait l'ignoble gremlin et se sentait glacée jusqu'aux moelles à cette pensée que se sachant découvert, se voyant menacé, le scélérat pourrait compléter sa vengeance par l'assassinat de l'enfant !

Aussi froidement qu'elle le pouvait, en ce moment de trouble et de fièvre, elle examina la situation et résolut, jusqu'à nouvel ordre, de ne parler de ses doutes à personne. Mais elle chargerait Pinguet de découvrir l'adresse de l'ancien serrurier, ce qui lui serait facile, croyait-elle ; et alors, accompagnée seulement de Charlotte, elle irait le sommer de lui rendre son enfant.

Certainement, le misérable avait toujours ses passions, ses vices, ses habitudes de paresse et d'ivrognerie, comme autrefois ; plus encore qu'autrefois, il devait courir constamment après la pièce de vingt francs : eh bien, elle jeterait dans ses mains trente mille francs, cinquante mille francs, cent mille francs pour qu'il lui rende l'enfant.

Elle n'avait pas à se demander s'il accepterait, elle était sûre qu'il ne refuserait pas !

Sa résolution arrêtée, il se fit en elle un peu d'apaisement.

—Cela n'empêchera pas mes amis d'agir, se disait-elle, et la police de faire toutes les recherches nécessaires.

Elle s'agenouilla devant le petit lit de l'enfant et, en priant se remit à pleurer.

Toujours la tête pleine des mêmes pensées, qui lui revenaient sans cesse, comme dans le sommeil agité du cauchemar, et toujours les mêmes angoisses dans l'âme, elle entendit sonner les heures et les demies.

Longtemps après minuit elle était encore debout.

Mme Durand et Louise, sans oser ouvrir sa porte, lui avaient demandé si elle avait besoin de l'une d'elles.

—Non, avait elle répondu d'un ton bref, allez vous reposer.

Quand deux heures sonnèrent, elle était brisée, anéantie.

D'une main fiévreuse, machinalement, elle enleva la garniture de son lit sur lequel elle allait se jeter tout habillée.

Mais avant, sentant sa poitrine serrée, elle dégrafa le corsage de sa robe.

Le papier que lui avait remis Marceline Lebel tomba sur le tapis ; elle le ramassa et le regarda pendant un instant comme hébétée.

Elle avait oublié. Enfin elle se rappela.

—Ah ! oui, fit-elle, pauvre mère !

Et elle ajouta :

—Pauvre mère, moi aussi !

Elle ouvrit un meuble à secret où se trouvait un coffret d'ébène, dans lequel elle serrait ses objets les plus précieux ; elle y glissa le pli cacheté.

Mme Clavière s'était étendu sur son lit, mais pas pour dormir.

Elle passa une nuit blanche.

Cependant, vers huit heures du matin, vaincue par la fatigue du corps et plus encore par celle du cerveau, elle s'assoupit.

Pour quelques instants, c'était le calme apporté par l'oubli

Il n'était guère plus de dix heures lorsqu'un léger bruit la réveilla.

C'était Mme Durand, qui, pour la troisième fois, venait entr'ouvrir la porte de sa chambre.

—Je ne dors plus, dit-elle, vous pouvez entrer.

Mme Durand s'approcha du lit et d'une voix presque grondeuse :

—Vous vous êtes couchée ainsi, dit-elle sans vous déshabiller, sans même ôter votre corset, vous voulez donc vous rendre malade ?

—Non, ma bonne amie, car j'ai besoin de ma santé.

—Vous avez passé une mauvaise nuit.

—Hélas ! elle ne pouvait être que mauvaise.

—Comme pour Louise et pour moi.

—Cependant j'ai dormi un peu.

Elle regarda la pendule et ajouta :

—Environ deux heures.

—Je suis déjà venue, et vous voyant reposer, je me suis bien gardée de vous réveiller.

—Chère et bonne madame !

—Mme Pinguet est ici depuis une heure.

—Ah ! elle s'est levée de bonne heure pour accourir. Je la recevrai dans ma chambre, dites lui de monter.

La domestique se retira.

La jeune mère glissa à bas de son lit et, très vite, enleva sa robe qu'elle remplaça par un peignoir également de couleur noire.

Charlotte parut et s'élança en pleurant au cou de son amie.

—Tous ceux qui n'aiment prennent part à mon malheur, dit Marie.

Et d'un geste désolé elle montra à son amie le lit vide de l'enfant.

—C'est épouvantable ! s'écria Charlotte.

—Ce coup terrible pouvait me tuer, et cependant j'ai eu la force de le supporter. Je me suis dit qu'il était impossible qu'on fit du mal à mon enfant, je me suis dit qu'on le retrouverait, qu'il me serait rendu, Charlotte, le crois-tu ?

—Oui, oui, je le crois.

—Cette pensée m'a tout de suite soulagée. J'espère, Charlotte, j'espère ! Ton mari a-t-il vu M. Chevriot et M. Mabilior ?

—Avant même de rentrer chez nous il est allé trouver le bon docteur.

Je n'ai pas à te dire ce que ton vieil ami a éprouvé, tu le devines.

A cette heure il a vu déjà le préfet de police et a dû avoir une conférence avec le chef de la sûreté. Peut-être les recherches sont-elles déjà commencées.

Mme Clavière soupira.

—Dans la soirée, continua Charlotte, Charles s'est rendu chez M. Mabilion ; mais il ne l'a pas trouvé.

—Ah !

—Le notaire a dû s'absenter de Paris pour quelques jours.

—En effet, je me souviens qu'il m'a parlé d'un petit voyage qu'il devait faire.

—Marie, n'as-tu pas pensé que ton oncle pouvait être l'auteur de cet enlèvement ?

—Est-ce que tu le soupçonnes, Charlotte ?

—Oui, car lui seul est capable d'une pareille scélératesse.

Mme Clavière saisit le bras de son amie.

—Eh bien, dit-elle sourdement, j'ai les mêmes soupçons que toi.

—Marie, si mon mari était rentré chez nous avant de voir M. Chevriot, je lui aurais appris pourquoi, autrefois, tu as dû te séparer de ton oncle, car j'ai gardé ton secret. Marie et Charles n'a jamais su un mot de ce qui s'est passé. Sachant ce que vaut l'homme, lui aussi l'aurait tout de suite soupçonné ; il l'aurait signalé à M. Chevriot et, ce matin, le bon docteur se serait empressé de le dénoncer à la police. Mais c'est bon, il n'y a que du temps de perdu : ce qui n'a pas été fait ce matin le sera ce soir.

—Non, Charlotte, non, nous ne dénoncerons pas ce misérable.

—Mais c'est lui, Marie, j'en suis sûre, j'en mettrais ma main au feu.

—Après mûres réflexions, j'ai pris une autre résolution.

Alors Mme Clavière expliqua à son amie les raisons pour lesquelles quant à présent du moins et jusqu'à nouvel ordre, elle ne voulait pas porter plainte contre Joseph Gallot.

—T. as peut-être raison et je comprends tes craintes, répondit Charlotte.

—Je le connais, le misérable, il serait capable de tuer mon enfant. Ecoute encore, voici ce que je veux faire :

Dès ce soir, sans que tu lui aies dit pourquoi tu le fais, ton mari se mettra en quête de découvrir la demeure de Joseph Gallot ; s'il le juge nécessaire, il s'adjointra quatre ou cinq camarades qu'il récompensera largement ; l'argent ne lui manquera pas, je te donnerai tout à l'heure mille ou deux mille francs.

On s'informerait dans le quartier des Halles et le quartier Bonne-Nouvelle parmi les ouvriers serruriers anciens camarades d'atelier de Gallot.

Il est impossible que quelques-uns ne connaissent pas son adresse.

Enfin, dès que nous l'aurons, cette adresse, nous irons toutes deux trouver le misérable et nous lui demanderons de nous rendre mon fils, moyennant rançon. Oh ! l'argent n'est rien, rien !... J'aurai pris à la Banque de France cent mille francs.

—Quoi, tu donnerais à ce bandit une pareille somme ?

—Oui, et plus encore s'il le fallait. Est-ce que mon enfant ne vaut pas mieux que tous les trésors du monde ?

—C'est vrai, dit Charlotte.

—Donc, voilà qui est bien entendu. Nous ne dirons rien, et ce n'est que si j'y suis forcée que je dénoncerai Gallot. Oh ! vois-tu, ce que je fais le plus à cacher, c'est ma parenté avec ce misérable !

—Tu sais, ma chère Marie, que tu n'as aucune indiscretion à redouter de ma part.

—Tu es la meilleure et la plus sûre des amies.

—Je n'ai plus rien à te dire, et comme je te vois un peu tranquille, je vais immédiatement retourner à Paris.

Aujourd'hui pour toi, pour nous, les minutes valent des heures.

—C'est vra ; mais tu vas d'abord déjeuner ; avec toi, j'essayerai de manger un peu ; j'ai besoin de me soutenir, de conserver mes forces je n'ai pas le droit d'être malade.

FIN DE LA QUATRIÈME SÉRIE.

La 5ème série a pour titre: *L'ENFANT RETROUVÉ.*

MAISON FONDÉE EN 1859

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122, RUE SAINT-LAURENT, Montréal.

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents. Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les couvents, sont servis de Drogues pures, aux prix du gros.

SPECIALITÉS

- GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.
- GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.
- GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.
- GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.
- GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crevassées, peau rude, etc.

AVIS SPECIAL

ANNETTE VALSE Grande réduction de prix. Prix réduit de 60 à 40 cents.

ENVOYÉ FRANCO SUR RÉCEPTION DE 40 Cts.

Poirier, Bessette & Cie, 516 Rue Craig.

TOUSSEZ-VOUS ?

Depuis un Jour !

Une Semaine !

Un Mois !

Une Année !

Des Années !

PRENEZ LE

Sirop de Térébenthine

DU

DR. LAVIOLETTE.

Le Plus Sûr.

Le Plus Efficace.

Le Plus Agréable au Goût.

NE CONTIENT

Ni Opium, ni Morphine, ni Chloroforme

EN VENTE PARTOUT.

25 et 50 cents le Flacon.

DEMANDEZ-LE.

SEUL PROPRIÉTAIRE: J. G. LAVIOLETTE, M.D.,
217 Rue des Commissaires, Montreal.

6m.—3 nov.

"LE SAMEDI"

Publication hebdomadaire illustrée. Revue littéraire, scientifique et sociale, 16 pages par semaine, grand format.

PRIX D'ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25.

FRAGMENT PAYABLE D'AVANCE.

PRIX DU NUMÉRO, . . . 5 CENTIMS.

EN VENTE PARTOUT.

S'ADRESSER A POIRIER, BESSETTE & CIE,

Fermiers de la circulation.

516 RUE CRAIG, Montreal.

LE CHEMIN DES LARMES

Le Plus Beau Roman de Nos Jours.

Tel est le titre d'un ouvrage à la fois agréable et intéressant, captivant avec force l'attention du lecteur par les drames et péripéties qui s'y déroulent et charmant son intelligence par un style à la fois simple, clair et châtié.

Les personnages qui prennent part à l'action sont de véritables caractères, de vrais types de l'espèce qu'ils représentent. L'auteur raconte avec chaleur le martyre d'une femme, épouse et mère exemplaire, modèle d'abnégation et de vertu, jetée, après avoir connu des jours heureux, sur le pavé par l'inconduite d'un époux perverti qui la délaisse, et persécutée par un monstre d'hypocrisie, riche banquier, artisan inique de ses malheurs.

Le CHEMIN DES LARMES est un roman très émouvant, auquel plusieurs belles gravures donnent un intérêt encore plus grand.

On peut se le procurer chez tous les libraires. Une remise libérale sera faite pour l'achat à la douzaine. On en recevra un exemplaire franco, en envoyant 25 cts. à Poirier, Bessette & Cie, 516 rue Craig, Montreal.



LE MEILLEUR REMEDE 10 au monde, dit J. Hoffner, de Syracuse, N.Y., c'est le Tonique Nerveux du Père Koenig. Mon fils paralysé il y a trois ans, et sujet à des attaques violentes d'épilepsie, a fait usage d'une bouteille de ce fameux remède. Aussitôt il s'est senti guéri et il n'a pas eu de symptômes de sa maladie depuis. C'est de tout cœur que je fais à qui de droit mes mille remerciements.

FAIBLESSE ET PROSTRATION NERVEUSE. MANQUE DE SOMMEIL.

West Brookston, P.Q., 1 oct. 1890. Le Tonique Nerveux du Père Koenig que j'ordonnai étant pour une jeune demoiselle de ma famille, souffrante de prostration nerveuse, de manque de sommeil et de faiblesse, etc. Il y a aujourd'hui un grand changement chez elle, étant plus forte et inois nerveuse. Elle continuera à prendre votre remède, que je considère excellent.

P. SARVIE, Prêtre Catholique.

GRATIS — Un Livre Important sur les Maladies Nerveuses sera envoyé gratuitement à toute adresse, et les malades pauvres peuvent aussi obtenir ce remède sans rien payer.

Ce remède a été préparé par le Rév. Pasteur Koenig, de Fort Wayne, Ind., E.U., depuis 1876, et est actuellement préparé sous sa direction par la

KOENIG MED. CO., CHICAGO, ILL.
A Vendre par les Droguistes à \$1 la Bouteille; 6 pour \$5.
A Montréal, par E. Léonard, 113 rue St-Laurent.

Grande Sensation !

LES

CHEVALIERS DU POIGNARD

Magnifique Roman à Bon Marché

15 c. — seulement — 15 c.

17 c. — par la poste — 17 c.

Nous venons de mettre en brochure le grand feuilleton du jour **LES CHEVALIERS DU POIGNARD**, contenant 260 pages grand format, que **LE SAMEDI** vient de publier.

HATEZ-VOUS d'envoyer le montant, car le tirage est limité.

POIRIER, BESSETTE & CIE.,

516 RUE CRAIG, MONTREAL.

OCCASION !

— A LA —

Librairie Poirier, Bessette & Cie, 516 rue Craig,

LIVRES DE NOTES

MAGNIFIQUE LIVRE DE NOTES relié im. toile frappée en or, 6 pouces par 3½, contenant 184 pages et un porte-crayon, envoyé par la poste pour 12 cts.

TROIS CHARMANTS LIVRES DE NOTES, 4 pouces par 2½, couverts toile, dos doré, renfermés dans un étui couvert en toile. Les trois livres et l'étui envoyés par la poste pour 7 cts.

Tous ces articles sont envoyés franco par la poste aux prix ci-dessus marqués.

- Liste des numeros parus dans la **Les Mariages d'Intérêt**
Bibliothèque a Cinq Cents
- Le Fomme au doigt coupé.
 - Le Banquier des Pirates, 1ro série.
 - L'Archipel en feu, 2e série.
 - Tancrède de Rohan.
 - Le Petit Vieux des Batignoles.
 - L'Épave du Cynthis, 1ro série.
 - Le Secret de Patrick O'Donoghon.
 - La Rose Blanche, 1ro série. [2e série
 - Le Dernier des Enfants d'Edouard.
 - L'Incendiaire [2e série
 - Le Pêcheur de Perles, 1ro série
 - Les Freres de la Cote, 2o série
 - Les Voleurs de Chovaux, 1ro série
 - La Chasse aux brigands, 2o série
 - Le Peau Rouge, 3e série
 - Le Crimo de Pierrofto, 1ro série
 - La Révélation, 2o série
 - Colomba 1ro série
 - La Vengeance Corso, 2o série
 - Le Fou Yegof, 1ro série
 - L'Invasion, 2e série
 - Le combat de Falkenstein, 3e série
 - L'Honnête Criminel
 - Le bureau de Poste de St Martin-le-Monts, 1ro série
 - Bon sang ne peut mentir, 2e série
 - Valérie 3o série
 - L'Héritage Fatal, 1ro série
 - Le Jettatore, 2o série
 - La Jeune Indienne, 1ro série
 - Partio pour le Canada, 2me série
 - Les Chevaliers de l'As de Pique, 1ro
 - La Fille de Margared, 2o série [série
 - Uno Erasion à la Guyane, 1ro série
 - Les millions du Nabab, 2o série
 - L'Armo Révélatrice, 3e série
 - Le Comte d'Olligny, 4e série
 - Le Parricide, 5e série
 - Le Diamant Caché, 1o série
 - Camille, 2o série
 - Le Testament du Commandeur, 3e
 - Uno Famille Corso [série
 - La mort de Pierre Duvornay, 1ro série
 - La Folle, 2o série
 - Le Sacrifice de Germaine, 3o série
 - La Vengeance, 4e série
 - La Justice de Dieu, 5e série
 - Ginérra
 - La Chasse à l'Héritage, 1ro série
 - Le bal Masqué, 2o série
 - Les Deux Sœurs, 3o série
 - Le Revenant, 1ro série
 - Tom Sandons, 2e série
 - L'Œil de Vichnou, 3e série
 - L'homme à l'oreille cassée, 1ro série
 - Le colonel Fougas, 2o série
 - Veu de Haine, [vago
 - 1ro série, Le Chat du bord
 - 2e " La Brule-Gueule
 - 3e " Philopen le Poulpican
 - 4e " Chouans et Républicains
 - 5e " A coups de fusil
 - 6e " L'Enlèvement de Jean
 - 7e " Kermoo
 - 8e " A la Bononetta
 - 9e " Le secret de Philopen
 - 10e " Crochetout
 - Lo dernier des Trémolin
 - Le mangeur de Poudre
 - L'Assassinat de Versailles
 - Lo crimo de la rue St Laurent
 - 1ro partie, Le Mourtr
 - 2e " La chasso à l'Homme
 - 3e " L'Expiation
 - La mort d'un Forçat.
 - 1ro partie, L'Evasion du Bague
 - 2e " Forçats et Gendarmes
 - 3e " La mort de Rouget
 - Lo condamné à Mort,
 - 1ro partie, Le Mort Ressuscité
 - 2e " L'Echafaud
 - Les Ecumeurs de Rivières
 - 1ro partie, Les débuts du Bossu
 - 2e " A la recherche de son
 - 3e " Père et fils [Père
 - Vingt ans a la Bastille
 - L'Assassiné Vivant,
 - 1ro partie, Le Crimo
 - 2e " Disparu
 - 3e " Le Détectivo et 1ro partie de Floréal
 - Floréal, 1re partie
 - 2e partie, Dans les Mines
 - 3e " La famille Charlot
 - Sans Cœur 1ro série
 - La Voix Maudite, 2no série
 - Le Fou, 3ème série
 - Le Mariage ou l'Echafaud, 1ro série
 - L'Assassin de la Femme, 2e série
 - Le Mari empoisonné, 3e série
 - Uno misérable fin, 4e série
 - Les Jeunes Filles de Paris, 1ro série
 - Les Mauvaises Langues, 2e série
 - Le Secret d'une Morte, 3e série
 - Le Cœur et l'Honneur, 1ro série
 - Irressu du Cœur, 2e série
 - Désespoir et Suicide, 3e série
 - Les Mariages d'Intérêt
 - 1ro série, Un Mariage d'Inclination
 - 2o série, Un Duel au Mariage
 - 3o série, Les Mariages d'Amour
 - 4o série, Un Mariage foureux
 - Lo Fardon
 - 1ro série, Les Flancailles
 - 2o série, Le Devoir et l'Honneur
 - 3o série, Les Tempêtes du Cœur
 - 4e série, Un Double Mariage
 - Les Deux Rivaux, 1ro série
 - Doux Epreuves, 2o série
 - Lo Mariage Rompu, 3 mo série
 - La belle suicidée, 4ème série
 - Graziella, 1ro série
 - Uno Tombo, 2e série
 - Lo Fou par Amour
 - Les Brigands, 1ro série
 - Uno nuit d'angoisse, 2e série
 - La Maison du Franc, 3e série
 - Lo Beau-François, 4e série
 - Lo Loup dans la Bergerie, 5e série
 - Lo Rovanche de Vasseur, 6o série
 - Lo Vol et Lamour, 1e série
 - L'Epreuve, 2e série
 - Lo Malfacteur, 3e série
 - Jo vous tuera!, 4e série
 - Vendu par son Père, 1e série
 - Les angoisses d'un Père, 2e série
 - Lo bon Ange, 3e série
 - Lo Coupable, 4e série
 - Uno Révélation Pénille, 5e série
 - Un coup de théâtre, 6e série
 - Les chevaliers du couteau, 1ro série
 - La lettre enchantée, 2e série
 - Uno Drama dans un puits, 3e série
 - Amour! Amour! 4e série
 - Les Gueux, 5e série
 - La Fille de la Victime! 6e série
 - La Sentence, 7e série
 - Uno Légende Indienne, 1ro
 - Le Sorcier, 2e série
 - La Vengeance d'une Femme,
 - Doux Haines, 4e série
 - Les Deux Orphelins, 1ro série
 - Les Ravisseurs, 2o série
 - Enlèvement et Duel, 3e série
 - La Frochard, 4e série
 - La Petite Avougie, 5e série
 - Le Mariage Forcé, 6e série
 - Lo Calvaire d'une Orpheline, 7e série
 - L'Histoire de Marianne, 8e série
 - La Prison des Financés, 9e série
 - L'Egoïsme du Cœur, 10e série
 - Uno Famille qui tuo, 11e série
 - L'Aveu, 12e série
 - La Fin d'une Infortune, 13e série
 - Fin d'une Misérable, 14e série
 - Amour et Bonheur, 15e série
 - Jean Loup
 - 1e série, Jean Loup [vago
 - 2e série, Légende de l'homme sau-
 - 3e série, L'Amour d'un Sauvage
 - 4e série, L'Enfant du Malheur
 - 5e série, Deux Larmes
 - 6e série, L'Oiseau Noir
 - 7e série, Colombe et Vautours
 - 8e série, Le Commencement de la [Fin
 - 9e série, Le Dossier d'un Bandit
 - 10e série, Un Bouquet Fait Parier
 - 11e série, Le Réveil de Jeano
 - 12e série, Le Rendez-Vous
 - 13e série, La Mémoire du Cœur
 - 14e série, Ituso contre Ituso
 - 15e série, Le Triomphe de la Ca-
 - 16e série, L'Argent n'est Rien [romie
 - 17e série, Les yeux d'une Femme
 - 18e série, Le Mort Vivant

VICTORIA AGENT
139 d'Aguelion Quebec
NEWS PAPER DEPOT
DE JOURNAL
DEPOT CENTRAL